

----- Luc Delfosse -----

## A LA RECHERCHE D'AMAL

**Conte philosophique amoureux...**



**éditions  
DIDRO**

**COLLECTION CARACTERES MOBILES**

## TABLE

### **Note lumineuse**

### **Première Partie Arabesques**

- 1 Amal et Apollinaire
- 2 La Préfecture
- 3 Commencements
- 4 Cartes postales, Messages
- 5 Amal
- 6 Apollinaire
- 7 Voyages, Joutes poétiques

### **Deuxième Partie Calligraphies**

- 8 Premières muses, Calliope, Citadelline
- 9 Erato
- 10 Clio ou la genèse d'une rencontre
- 11 Repos des nouveaux combattants
- 12 Euterpe
- 13 A la recherche de Friedrich
- 14 Terpsichore
- 15 Autres temps, autres muses, Picturaline
- 16 Al Mansour
- 17 Uranie
- 18 Absinthe
- 19 Polymnie ou la voix de sa maîtresse
- 20 Longiline, Colorine, Photogénie
- 21 Recours aux forêts, repos du guerrier
- 22 Melpomène et Thalie
- 23 Autres muses, autres temps
- 24 Extases baroques, Enchantine, Voluptine, Extasine
- 25 Dattine
- 26 Cologne

## **Troisième Partie**

### **Chorégraphies**

- 27 Eclairage Post Plume
- 28 Fins
  - 28-1 Fin Première
  - 28-2 Fin Seconde Faim
  - 28-3 Fin des sms
  - 28-4 Epilogue alternatif heureux
  - 28-5 Fin scandaleuse,
  - 28-6 Fin prodigieuse,
  - 28-7 Epithalame, fin d'une rencontre du dernier type
- 29 Alter Anima
- 30 Souvenir
- 31 Critique amoureuse
- 32 Enième fin
- 33 Les adieux d'Amal et d'Apollinaire
- 34 Dernier poème
- 35 Fin heureuse où une pomme est croquée
- 36 Epitomé
- 37 Petits cadeaux bonus
- 38 Epilogue
- 39 Apostille et autocritique immédiates
- 40 Ce n'est qu'un au revoir

## NOTE LUMINAIRE

♪ ?

- « ♪ *Qu'il est difficile d'aimer...* ♣ : paroles et musique de la Belle Province ♪
- « ♪ *S'il suffisait d'aimer...* ♦ : paroles de l'apôtre Jacques, musique de Saint Jean Chrysostome ? ♪
- « ♪ *Aimer à perdre la raison...* ♥ : cette idée est née dans la province espagnole d'Aragon ♪
- « ♪ *Impossibles amours* ♠ : à l'impossible nous sommes tous tenus ₣

? ♪

Lecteur, lectrice, l'histoire que je vais te conter ici n'est pas une histoire. A tout prendre, c'est plutôt un conte philosophique, pour les amoureux de l'amour..., un pastiche sur l'amour... Victor, Marcel, Alfred et les autres poètes n'ont-ils pas déjà tout écrit ? C'est du temps perdu me diras-tu ? Libre à toi de ne pas le perdre. C'est une histoire à l'eau de rose ? Bien sûr que non. Alors c'est celle d'une rose ? Oui, une rose du Caire...

Une histoire se raconte. Un conte se conte. On s'y sent plus libre. Libre de philosopher... C'est une digression, une transgression... Comme dans les romans ? Toi qui m'écoutes laisse-moi te présenter les héros. Elle, elle est belle. Elle vient d'un pays lointain. Là où le soleil se lève. Comme il ne le fait nulle part ailleurs. A l'Est d'un paradis que tout le monde croit perdu. Lui, il est né en Occident, cet Occident peuplé de fantômes, qui croit avoir tout découvert. Cependant, poète à cœur ouvert, il a toujours su que sa belle viendrait d'Orient. Tout les oppose. Donc tout les rapproche.

Eblouis, ils étaient à des années obscurité l'un vers l'autre. S'agit-il de *cette claire obscurité des étoiles* ? Lecteur, rassure-toi, il ne s'agit pas d'un drame cornélien. Simplement Dieu va intervenir. A la place des parents de Chimène et

de Rodrigue. A la place de toutes les familles. Au-delà des invariants humains, désespérants, de la culture inventée par les hommes. Qui voudrait encore de l'éternel retour ? C'est un mythe on le sait. Par contre, on ne sait pas si Dieu est d'accord. On ne sait pas s'il est omnipotent. On voudrait le croire... Moi je le crois.

Les hommes ont tout faux. Leurs mères aussi. Parce que j'aime l'Autre, les autres, tous les autres, inventent mille raisons pour m'en séparer. ♪ *Et pourtant, pourtant, je n'aime que toi...* ♪ Un petit oiseau l'a chanté ♪ *Dieu réunit ceux qui s'aiment* ♪ Dieu n'a-t-il pas qu'une seule religion, n'est-ce pas amour... ? ♪ Peur de l'autre, peur de l'autre... ? Moi ? L'autre me fascine.

Parfois ce roman, pardon ce conte, te rappellera un théâtre. Purification antique ? Dieu ou les dieux ? La tragédie grecque fait s'affronter deux mondes. Elle met ici en scène deux personnages, deux « ne-pas-être »... Oui ils ne sont que deux. Tous deux amoureux de l'amour. Amoureux de l'autre aussi. Parce qu'ils se ressemblent. Roman symbolique me diras-tu ? Il faut bien repousser les avances du tout codé diabolique... Pièce existentielle ? Les mots passeront. Rapidement. Seules les plus belles images resteront, telles des paysages qui défilent par la fenêtre du train. Tel un chœur antique. Théâtre à deux, théâtre du vingtième siècle, théâtre de l'absurde. Lecteur, tu es aussi spectateur. Je me dis que tu vas certainement te trouver emmêlé dans les émotions des héros, te les exprimer, rien que pour toi, ces mouvements de la vie intérieure...

La séparation de deux êtres qui s'aiment, sur cette Terre, cette injustice ne sera pas réparée. Cornélien je suis ? Cornélien je suis devenu ? Non, pas en quelques lignes. Ce drame a d'autres racines. J'aime le parfum de la coronille, lorsque, dans le Sud, en compagnie de Manou, dans la garrigue du petit village de Gabian je cherche la fontaine.

Mais le vingtième siècle s'en est allé. Aussi ce livre n'entend pas célébrer la laideur du monde, mais, encore et toujours, la beauté de la femme. De Dante j'ai surtout retenu *Le Paradis*. L'enfer n'est point du tout mon fait. Le théâtre est aussi comédie. Il est des amours. Il est des hasards... Mais alors, c'est une pièce de théâtre jouée sur les boulevards, à Paris ? Ailleurs aussi...

Deux portraits donc, celui de la femme, silencieuse, celui de l'homme joueur de mots impénitent. Elle se prénomme Amal. Il s'appelait Apollinaire. Ils auront connu, aimé plusieurs siècles. Apollinaire part à la recherche d'Amal. La fleur au fusil ? Non, il est las de la guerre... Il part en chantant cependant :  
♪♪♪ *Je cherche après Titine, Titine oh ma Titine, je cherche après Titine, mais ne la trouve pas...* ♪♪♪

Enfin, tragédie grecque, poésie lyrique. Apollinaire ensorcelé. Amal prisonnière. J'invite aussi les muses... Voici quarante chapitres d'eau fraîche et d'amour. Tels les quarante voleurs d'Ali Baba qui auraient l'idée de cacher un trésor..., un merveilleux trésor, au chapitre quarante, ou dans leur caverne..., un mythe platonique inoubliable, celui de la beauté et de la vérité réunies. Comme dans ces tableaux en trompe-l'œil où le caché se dissimule au milieu du non caché. La beauté me délivrera puisque la vérité m'enchaîne. La vérité ? Je l'ai cherchée partout. Je ne l'ai trouvée que dans la musique. Les anges vont-ils nous confier leur secret ?

Ils s'aiment de façon mécanique, tristes tropismes ? Il a besoin d'aimer, celle qui a les cheveux noirs, les yeux marron. Elle a besoin d'aimer, celui qui est son poète, son chevalier servant, son protecteur, vassal et suzerain. Mais s'aimer, à perdre la raison, c'est aussi leur décision, leur énergie, leur vitalité.

Lecteur, je ne te donnerai pas toutes les clefs mais sache que certaines sont peut-être les clefs du Paradis, le Paradis d'Allah, celui de Jésus, celui de Jéhovah. A toi de les chercher. Peut-être les trouveras-tu ? La littérature est un miroir... Le miroir de nos sentiments, celui de nos émotions, le miroir de la vie... On voudrait parfois naître deux fois. Mais, à ce jour, seul le dieu Dionysos a réussi cet exploit... Tout le monde ne sort pas de la cuisse de Jupiter... Un certain agent secret aurait aussi accompli ce copier/coller ? Dionysos est frémissant, parfois délirant. Est-ce cette même qualité déraisonnable qui semble nous faire renaître chaque fois que l'on tombe amoureux ? Je l'ignore, lectrice, mais je sais que ce coup de foudre me rapproche du divin. Il m'insuffle l'énergie de la vie...

## PREMIERE PARTIE

### Arabesques

### الصدقة والصديق

*« Eh ! qu'aimes-tu donc, extraordinaire étranger ? – J'aime les nuages...les nuages qui passent... là-bas... les merveilleux nuages »*

*Charles Baudelaire*

Lecteur, lectrice, tu découvriras au fil du texte, parsemées ici et là, au bon vent de l'amour, de jolis noms calligraphiés en arabe, de belles arabesques pour traduire des mots français.

J'aime les arabesques. Elles me sont une musique aux répétitions infinies... J'imagine ces mouvements illimités de l'écriture lorsque j'écoute ces voix arabes profondes ou lancinantes.

J'aime les arabesques. Je les contemple. Avec elles j'échappe au temps. Elles sont ce labyrinthe qu'Apollinaire devra emprunter pour découvrir la splendeur du cœur d'Amal, cette fleur orientale rare. Elles recèlent toutes ces beautés cachées de la femme qui depuis toujours émerveillent les poètes. Elles nous les dévoilent et nous les cachent. Elles agitent mon cœur.

J'aime les arabesques, ces commencements qui n'ont pas de fins...

# 1

## AMAL ET APOLLINAIRE

- Mon amour... Ne me parle plus d'amour...

Chagrin. Par un matin de pluie. C'était un jeudi, celui de l'Ascension. Il avait toujours rêvé l'impossible. Son chagrin devint tristesse, non point mélancolie, et, sur son amour, la nostalgie ne parvenait pas à refermer la porte.

Amal avait disparu. آمال

Son ascension dominicale vers Amal, Apollinaire s'en souvenait, depuis ce premier jour où il avait croisé le regard d'Amal. Ce jour-là, Dieu l'avait projetée vers lui... Elle lui avait volé sa lumière...

Il était 4h30 du matin. Miami s'éveillait. Sur son oreiller, où sa tête reposait, mais où depuis des heures son esprit voyageait, il ouvrit un œil à moitié. Comme la veille, comme chaque jour que Dieu créait à cette époque trouble de sa vie, il pensait à son bébé. C'est ainsi qu'il l'appelait. Bébé. Elle était sa Perfection d'Allah. Mais elle n'était pas là. Depuis mille nuits elle avait disparu. Il attendait la mille et unième nuit maintenant. Pour que le miracle arrive, pour qu'il puisse l'épouser, enfin. Il demanda au Tout-Puissant, de bien vouloir faire apparaître, grâce à son pouvoir infini, le bout du nez d'Amal. Il ne pouvait l'oublier, ce petit bout du nez. Comme le chausson du petit garçon dans la chanson de Noël. Comme le petit soulier du petit écolier dans le panier rempli d'œufs de Pâques. Dis-moi Seigneur, comment dit-on 'Perfection d'Allah' dans la belle langue arabe ? Et, aussitôt, Dieu lui répondit : الكمال الله El Kamal Li Llahe...

Ce bébé était né un jour d'été. C'était un tout petit bébé. Une fille. Belle comme le jour. Avec un joli nez. Déjà ses grands yeux marron regardaient vers les cieux. Ils étaient malins, pleins d'espairs, coquins. Ces espairs, les yeux d'Amal les feraient pleuvoir un jour lointain sur son amoureux encore inconnu. Soldat aux mille et une espérances... D'être à elle. Un jour viendrait... Le bébé grandit dans des lieux mystérieux, au Sud de l'Égypte, sur le tropique du Cancer, ce cercle imaginaire qui court entre les villes saintes de Médine et de La Mecque, la Mères des Cités – Umm al-Qurâ. Elle grandit dans la tendresse. Près d'un lac... Un jour... Ou était-ce une nuit ? Le temps avait-il suspendu son vol... ?



Tiens, depuis quand les vers du poète voyagent-ils ? Ils ne connaîtraient pas de frontières ? Plus à l'Est, réfugié sur un mont à l'extrême sud du Désert Arabique, surgit un aigle noir. Il venait de voler depuis le cap Banas... Elle devint alors une jeune et jolie femme. Un autre jour encore, son amoureux de toujours, et même d'avant, rencontrerait l'œil timide d'Amal. Il était né, une première fois, en l'an de grâce 1254, croit-on savoir.

Pourquoi, dira-t-on, faire apparaître un simple petit bout de nez dans la vie d'Apollinaire si c'était pour le faire disparaître aussitôt ?

Parce qu'Amal était partie, il se sentait abandonné. Où étaient son visage, ses yeux, son nez ? Il convient de faire remarquer que le nez d'Amal était parfait. Dans l'Antiquité, celui de Cléopâtre n'aurait jamais pu soutenir la plus simple comparaison avec celui d'Amal. Aussi les deux femmes ne s'étaient-elles jamais rencontrées. La Reine d'Egypte ne pouvait accepter qu'une autre princesse égyptienne lui fit ombrage.

Pour le lecteur ou la lectrice qui arrive à ne pas se perdre dans le labyrinthe pyramidal des souvenirs aquatiques des auteurs de romans vagues et psychologiques, souvenirs qui remontent parfois à des temps prénatals, Apollinaire fut le héros, très tôt foudroyé, noyé, amoureux, malheureux ?, dans une première histoire d'Amal, née à la fin du siècle orientaliste. Amal avait jailli, comme un obus, sans faire d'éclat, comme une nouvelle Athéna, du cerveau blessé d'un jeune écervelé, ami des paradoxes.

Eclairage théâtral : derrière ces noms empruntés aux plus belles calligraphies d'un autre temps se cachent bien évidemment ceux d'un fol espoir et d'un amant secret du théâtre classique. Un homme aime une femme qui l'aime elle aussi. Ce héros aurait pu être uniquement désigné par le pronom anonyme « il ». Un pronom anonyme a plus de mystère qu'un prénom révélé. Il a la saveur à l'envers des patronymes russes. C'est qui le héros ? C'est un soldat inconnu de l'amour. Il apparaît dans un tableau peint au Moyen Âge et non signé... Et, comme chacun sait, chaque année on rallume la flamme des soldats inconnus... Cependant un pronom personnel est parfois trop impersonnel alors finalement « il » devint Apollinaire. « Elle » aussi peut cacher un prénom. Il a été révélé parce qu'il est extraordinaire : Amal, Amal. Dans la langue arabe Amal signifie Espoir. Elle était son ange, lui l'ange déchu au milieu des autres créatures déchues. Depuis qu'il l'avait retrouvée, après des siècles éculés, il voulait être son ange gardien. Oui mais voilà, elle l'avait quitté, ce qui, en syntaxe corrigée donne : son ange l'avait abandonné. Il aurait dû se présenter comme l'ange libérateur. Extinction des feux.

Sa tête lui faisait mal. Pas étonnant puisqu'il avait failli la perdre, sa tête. Il était sévèrement dépité. Mais pas décapité. Il voulait crier, crier, Amal, pour qu'elle lui revînt, mais il se dit qu'on pourrait l'accuser de rengaine, alors il chuchota, à son oreille, qu'il croyait à nouveau embrasser :

- Sourire, je t'ai perdu ! Sourire, reviens tout de suite !

Dans son merveilleux pays Amal s'en était retournée un jour ... Pour pouvoir supporter son absence, et le soudain silence, il décida lui aussi de s'envoler. Vers New York. Un fol espoir le guidait. Qu'il existât une Mecque aux Etats-Unis. Non pas un Versailles, une Mecque, مكة, lieu de prière et d'amour. Entre deux tours de Babel. Il y chercherait Amal. Dès son arrivée il convoquerait Internet. Un petit mot vers Amal il enverrait. Un seul ? Il fallait qu'elle le sût non loin de lui. Mais, un petit mot, ça n'était pas assez. Ce serait donc trois petits mots. Comme trois petites notes de musique ♪ ♫ ♬. Pour accueillir, comme sur un plateau, comme dans un atlas, victorieux à sa porte, celle dont les yeux étaient si merveilleux, celle dont le visage, la nuit, lui apparaissait, celle qu'il attendait, ce matin-là, comme tous les matins, celle, dont il avait tenté de kidnapper le sourire... Et le sourire s'était vengé. Il l'avait fait prisonnier... Ou plutôt il s'était constitué prisonnier. Avant de partir, Amal lui avait fait un cadeau. Elle lui avait confié une clef. Pour ouvrir sa porte. Quel que soit le lieu où elle se trouverait. Il lui suffisait de prononcer les quelques mots « L'amour est là » pour que son visage lui apparût. Il lui suffirait d'écrire ce nom, sur un papier, pour qu'il composât immédiatement un poème, pour elle, pour la sentir à nouveau près de lui. Elle serait toujours son Ilham إلهام. Toujours il lui dirait oui نعم, 'naam', même en dormant. Pour elle, grâce à elle, bientôt il parlerait la langue arabe. Leurs langues se parleraient. Elles s'aimeraient. L'expression câline « L'amour est là » était magique. S'il la composait sur Internet, il recevait, d'abord, une photographie. De qui ? D'Amal bien sûr, lecteur où as-tu le tête ? « tabaane » طبعاً aurait dit Amal. C'était son cadeau de bienvenue. Puis, soit sa belle se connectait, soit elle le ferait dès que possible. Dans ce cas-ci il faisait le dos rond, il calmait son impatience : il lui faisait parvenir de multiples messages. Les uns après les autres. Mais, comme dans les grandes villes, il y avait souvent, forcément, des embouteillages. Les messages se bouscuaient. Ils voulaient atteindre la star, la voir, la toucher. Presque. Dans ce cas-là, le bonheur était immédiat ! Elle lisait, répondait, lisait, répondait... Toujours leurs échanges avaient l'intensité de leur amour. Jamais il ne remerciait suffisamment Allah ou son Dieu à lui d'avoir mis Amal sur son chemin. Il n'avait pas eu besoin d'utiliser le téléphone arabe, un simple mobile avait suffi, perdu qu'il était dans les vignes vierges de Dionysos. Il ne l'avait pas prise. Le très grand et très miséricordieux la lui avait présentée. Que ses yeux étaient doux et intelligents. Qu'il en aimait la couleur... Amal savait en relever la douceur par un far à

paupières beige, doré. Elle avait un charme fou. Son teint avait été copié par la grande maison Esther Laudée avant complies. Les colères ne l'habitaient jamais quand ils étaient ensemble. Dans ces moments-là, elles élisaient probablement domicile dans un autre cœur, un cœur sans amour. Pour lui, Amal avait conservé ses cheveux noirs. Elle était entrée dans son univers pour ne plus le quitter. Ainsi ferait-il lui aussi. Ils connaîtraient longue amour.

L'avion n'en finissait plus de voler. Il tournait en rond ? Autour de la Terre. Il en oubliait de sortir ses clapets, voire, son train d'atterrissage. Lui il tournait de plus en plus autour d'Amal. Il ne voulait pas rater son approche. Comme un danseur. Pas comme un je-te-ferai-prisonnière. Jamais il ne mettrait un si bel oiseau en cage. Il en était incapable. Non seulement ses yeux deviendraient tristes mais il savait qu'il perdrait les plus beaux décibels qu'il eût jamais entendus : ceux de la voix d'Amal, voix dont les inflexions l'avaient rendu encore plus amoureux. Pour rejoindre Amal il lui fallait s'échapper. De l'avion. Mais, il eût beau chercher, il ne trouva pas le moindre petit morceau de parachute... Alors il utilisa un gilet-poème de sauvetage. Ainsi équipé, il put accélérer la vitesse du simple appareil, ou celle du temps, ou réduire l'espace. C'est fou comme la poésie accomplit des miracles. Comme en amour, quand deux êtres qui s'aiment, enfin se l'avouent. La poésie abolit le temps. C'est ça un miracle ? Voici ce gilet-poème de sauvetage :

Dis ?  
Pourquoi ?  
A mon réveil  
Déjà à Toi je pense...

Dis ?  
C'est quoi ?  
Dans mon sommeil  
Toujours Toi...

Dis ?  
Pourquoi parfois  
Sur tes lèvres vermeilles  
Je voudrais prendre un baiser...

Dis ?  
Tu aimes ?  
Quand à nulle autre pareille  
Je t'aime...

Dis ?

Tu m'envoies ?  
Un tendre baiser  
Comme un rayon de soleil...

Il était vraiment libre. Tellement libre que plus rien n'existait autour de lui. L'hôtesse de l'air vint le réprimander. Il devait éteindre son ordinateur. C'est ce qu'il fit. Mais le poème continua à s'écrire tout seul : des mots, des rimes. Il continuait à solliciter des baisers. A défaut de clavier, les pages blanches dansaient dans sa tête...

Bien sûr, طبعاً tabaane, ceux qui n'aiment pas la poésie se disent : encore un poème ? A ceux-là je réponds que l'acte de poésie est un acte personnel, solennel, éternel, réservé à la femme de mes rêves, à cette fille brune à qui j'ai pensé pendant mille nuits... Avant qu'elle ne revienne. Elle, elle pensait qu'il ne l'avait pas vue, pas remarquée. Pas vue, pas prise. Mais il l'avait vue. L'Occident renaissait en Orient.

La blonde et sculpturale dame qui était assise à ses côtés dans la cabine avait fini par remarquer, par lire ?, les poèmes qui se bousculaient dans la tête et sous les mains fébriles de leur auteur. Elle n'osait mais elle osa. Pouvait-elle, elle aussi, espérer recevoir un tel hommage scriptural ? Il s'excusa. Las, las, il fit non de la tête...

L'avion finit par atterrir. A New York ? Non, à Dubaï... Il avait pourtant bien cru embarquer pour New York... Détournement d'avion ou d'attention ? Amal était à Dubaï ? Nul ne le savait. Pas même la belle peut-être... Dubaï, c'était l'Orient, proche de l'Egypte... Alors il appela sa plume :

Bonsoir Toi !

Tu fais quoi Toi ?

Moi je pense à Toi !

Tu sais pourquoi ?

Je suis à Dubaï !

Salam ? Salam ?

Non, mon cœur ne trouve pas la paix...

Peut-être, de son Amal, il recevrait un signe ?

Il reprit son chemin de pèlerin. Il arriva à Jeddah جدة . Dans ce fascinant royaume d'Arabie Saoudite المملكة العربية السعودية ... Elle n'était pas là mais il sentait sa présence. Es-tu connectée ? - cria-t-il en direction du messenger

électronique. Et le doigt sur la bouche, emmêlé par les fils farouches de l'ordinateur, il attendit. Pas de réponse. Il lui laisserait donc des petits mots qu'elle ne pouvait pas ne pas capter, des histoires qui parleraient d'elle.

Exemple (pris tout à fait au hasard parmi les nombreux échantillons disponibles dans la collection du délire amoureux). Celui-ci s'appelle paradigme du paradis :

« Pourquoi tu l'aimes ? Parce que c'est elle ? (On note ici l'influence de Montaigne). Elle s'appelle comment ? Amal-que-j'aime ! Ses yeux sont bleus ? Non, pas bleus, ils sont marron ! Et ses cheveux ? Ils sont merveilleux ! Ils sont noirs ! Surtout le soir ! Tu veux un baiser ? Oui, je veux un baiser ! C'est un joli vœu ! C'est un cri ! Pour la vie ? »

Autre exemple (pas du tout pris au hasard mais emprunté à la collection de photographies de la belle) :

« Un jour, alors que la technique moderne lui jouait à nouveau l'un de ses tours, et qu'aucun message d'Amal, si bref fût-il, ne lui parvenait, les mauvaises conditions atmosphériques électroniques laissèrent cependant filtrer ô cadeau merveilleux, une photographie. Il la reçut en plein cœur... En une fraction de nano seconde, il venait de retrouver ses yeux, il venait de redécouvrir ses cheveux. De son regard il pouvait à nouveau caresser son âme, il frôla ses mains, il vit vivre ses lèvres, il voulut y goûter, il aima le dessin de son oreille, ses sourcils étonnés, passionnés, divinement dessinés, il aima les mains d'Amal, il les sentait dans ses mains, douces et menues. Grâce à son Amal chérie, partout il voyait de la lumière, dans ses yeux, dans sa vie, dans les cieux, et surtout, au cours de cette soirée volée aux mille et une nuits...

'Amal Que de dessins je tracerai pour Toi Sur les chemins qui mènent vers Toi...'

Et c'était ainsi que naissaient les mots, qu'ils s'envolaient, qu'il envoyait une historiette à sa princesse... Ce matin j'ai retrouvé ton sourire mutin Ton joli rire coquin Et, par moment, ton petit air badin J'ai pris ta main J'aurais voulu la garder jusqu'à demain Elle sentait bon le pain Tout à coup... je t'ai imaginée dans ton bain... (\*)

(\*) Le lecteur attentif aura sans doute remarqué le foisonnement de points de suspension... Ô point suspends ton foisonnement... En fait, l'auteur essaie simplement de reproduire l'état de rêve quasi permanent de l'amoureux lorsque sa belle est absente. On le sait, cette présence de l'absence est le signe virtuel le plus indubitable de l'amour...

Les jours passaient. Amal était loin. Il voyageait. La reverrait-il ? Un jour... Mais il l'attendrait. Pour son Amaljamila الجميلة أمال il avait déjà inventé des milliers de mots. Avec volupté ils étaient nés. Il les puisait dans son dictionnaire amoureux. Ils étaient magiques. Ils possédaient un pouvoir incantatoire. Là où elle était, elle ne pouvait pas ne pas les entendre. Amal reviendrait. Pour tromper son attente, il décida de se raconter l'histoire d'Amal. Il la connaissait par cœur. Elle serait son histoire du soir, au coucher, celle de son enfance. Il la relirait, chaque nuit. Jusqu'à son retour éternel. Il lui écrivit quelques mots essaimés en langue arabe, pour lui montrer que Dieu était d'accord, qu'il guidait sa main: « Anâ saïd liani ouhahibouki ... Anâ ouhahibouki li'annaki ... jamila... wa latîfa... » أنا سعيد لإني أحبك... أنا أحبك لأنك جميلة و لطيفة Je suis heureux parce que je t'aime... Je t'aime parce que tu es belle... Et gentille...

Soudain, comme pour le remercier de son message, son image lui apparut, sur ce même portable où il lui écrivait, elle. Elle lui apparaissait : princesse du désert, elle était adorable, reine de la nuit, elle était magnifique... Longuement il la regarda... Un charmeur de serpent jouait de sa flûte. Comme sur un tapis de prière en soie bleue son histoire se déroula à nouveau devant lui. Elle devint leur histoire. Cette histoire, que dis-je ? ce conte, commence dans une préfecture...

L'amour se moque du temps. Il se moque de l'espace. Tapis volant, tapis déroulant, emporte-moi... L'auteur, bavard, va emprunter ci-après, au cinéma muet, la technique du flash-back amoureux. Aveuglant ?

## 2

### La Préfecture

Au Caire le muezzin appelait à la prière. A Paris les cloches sonnaient matines. Amal s'était avant l'aube levée. On était mercredi. Devant la Préfecture elle attendait, patientait. Elle priait. Il pleuvait. Loin là-bas, dans son pays, dans sa ville du Caire, elle imaginait le soleil. Amal était étrangère. Comme Adam et Eve ? Etrangère à ce monde ? Condamnée à l'exil ? Comme celui qui devait l'aimer ? Pour la plupart des étrangers qui s'y rendaient, la Préfecture constituait une sorte de Purgatoire. Avant l'heure. Avant la lettre. Bien sûr, comme partout sur notre Terre, à côté des méchants, il y avait, au Ciel et dans le Sud, les gentils. Mais pour Amal, la Préfecture illustrait un univers parfois pervers, un univers kafkaïen. A la préfecture, on était souvent coupable. On vous faisait un procès d'intentions. On ne savait pas pourquoi. On naissait coupable. Probablement. Coupable d'être un étranger ? D'avoir un nez camus ou un air aquilin ? D'être blonde, d'être brune ? La Préfecture, c'était l'univers du poids, de la pesanteur. On y exerçait une force contraignante sur la surface tendre de ces immigrés

assoiffés de liberté. Bref on y mettait les étrangers sous pression. C'était la cocotte minute des affamés de l'accueil. La haute pression. Il y faisait lourd. Pour que les étrangers y fissent une dépression ? Pour qu'il plut dans leur cœur ? Et pourtant, Amal rêvait d'un autre château, d'un autre parfum, d'un bal à Versailles...

Toujours est-il, il fallait bien s'en accommoder. Pour se raccommoier avec le système ? Des femmes tricotaient. Bien sûr, à la Préfecture, on rencontrait des sourires. Ils n'étaient pas rares. La dictature était populaire. Drôle de soupe. Des croûtons sans le moindre petit morceau d'oignon. On rencontrait le sourire des autres étrangers. Parfois aussi celui d'un fonctionnaire bienveillant. Amal vivait en terre étrangère. Mais la Terre nous est-elle étrangère ? Chopin avait emporté un morceau de Pologne. De l'argile ? Pour façonner une musique à l'éternelle modernité. Amal fit un rêve : « ... elle pénétrait dans un temple... le temple n'avait pas de nom. Il n'en avait pas besoin. Il accueillait les fidèles, les croyants. Ceux qui croyaient en Lui, le Créateur de tout ceci. Et la Préfecture devenait le temple... ». Et, le lendemain, elle obtint son visa pour le paradis qu'elle avait imaginé. Elle était folle de joie. Dans son cœur de croyante. C'est mon jour de chance se dit-elle. Je vais faire la fête. Ce jour même, plus chargé de mystère que l'île du jour d'avant, elle rencontra Apollinaire. Jour de chance ? Jour de fête ? Elle ne savait pas qu'au détour du Val de Beauté, située sur un îlot du bord de Seine, où elle était venue pour savourer sa joie et un kawa dans une brasserie parisienne, elle et lui se rencontreraient, et qu'en prime, avant complies, il leur serait donné de goûter à l'élixir de l'amour...

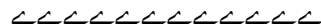
Celui qui devait l'aimer, le pèlerin de la passion, savait qu'Amal serait pour lui un messenger de Dieu. Elle serait une partie de lui-même, errante et manquante à ce jour. Diaboline était partie.

### 3

#### Commencements

Il ne saurait jamais pourquoi elle était entrée dans sa vie. Discrètement. Un jeudi. Le jour des enfants. Un jeudi matin. Le jour de Jupiter. Un jour où ce dieu, où tous les dieux, étaient probablement tombés sur la tête. Qui plus est, un jour de préfecture. Lui aussi était venu demander le renouvellement de son passeport. Un nouveau droit à l'évasion. Un joli matin, quoi qu'il en soit. Elle

s'appelait Espoir. Pour lui elle serait Amal. Son Amal. Il l'aimerait. Il le savait. Déjà. Dès ces premiers regards qu'ils n'avaient pas tout à fait échangés. Ils se les étaient volés, dérobés, enrobés. Réciproquement. Comme d'autres se volent des baisers. Le regard précède le baiser. Il l'autorise. C'est un aveu. C'est une reddition, le repos générique, attendu, espéré, augmenté. Bien sûr que c'était Amal qu'il aimerait. Elle, qui dans sa joie venait de lui tendre un kawa. A elle il devait se rendre. A Elle. Son Amal. Elle venait de résoudre, pour lui, un problème de communication. Un miracle s'était produit. Son portable ne fonctionnait plus ? Qu'à Dieu ne plaise. Il ne répondrait plus de façon absente aux appels en cascade. Il lui répondrait à elle... Elle serait sa présence. Dieu qu'il l'aimerait. A cause de ses regards, silencieux et bavards. Déjà, dès ces premiers instants, son coeur la désirait ? Violamment ? Non, son coeur désirait seulement la rendre heureuse. Toute foi abandonnée, avec douceur il aimerait sa vie. Avec douceur. Sans tambours ni trompettes. Avec une infinie tendresse. Pendant la première nano seconde, il s'était caché cet amour, aveuglé par le big bang. Surtout, il avait voulu le cacher à Amal. Elle ne le croirait jamais. Croyait-il... Et elle ? Dans sa tête à elle... Il se passait quoi ? Ils ne parlaient pas la même langue ?



Lecteur, en ce moment tu crois assister à une scène de théâtre français classique mais il s'agit en fait d'une rétrospective du théâtre grec antique, histoire relatée par une confidente, celle d'un coup de foudre, orchestré par Jupiter ?, non, par Zeus. Oui, je sais, tout ceci peut paraître compliqué, mais l'intérêt de la tragédie grecque est qu'elle nous prévient, dès l'abord, par la cithare, par le chant, par le chœur menaçant, des difficultés que les amoureux vont rencontrer. Vision : l'amour leur est accordé mais il doit se cacher, il doit être ignoré. Seuls les dieux cherchent à s'en distraire, eux qui sont condamnés à l'éternité.

Quoi qu'il en soit, qu'avait-il bien pu se passer dans cette cafétéria pour qu'un amour, un amour partagé, y prît jour, tout à coup, comme par une nuit étoilée ? Coup de foudre ? Non. A-t-on jamais vu un coup de foudre par une nuit étoilée ? Non, c'était autre chose... Comme une détonation silencieuse. Suivie d'une fumée invisible. Grisés ils étaient, mais sans bruits, sans cris, avec patience. C'était comme un coup de bisous longtemps attendus. Pas encore déposés tout partout. Elle devinait ses pensées. Elle les acceptait. Il devinait les siennes même s'il n'osait y croire. Leurs passés récents et anciens avaient-ils préparé leur rencontre ? Pour qu'une telle cristallisation ait eu lieu, soudaine, instantanée comme une boisson chimique qu'un jeton ou une carte magnétique auraient libérée, un nectar qu'aurait du goût sans en avoir l'air, il avait bien fallu des jours, peut-être des années de maturation. Peut-être une véritable évolution géologique ? La météorite qui venait de les frapper n'allait provoquer ni la fuite



du soleil ni la disparition des monstres sauriens, mais bien plutôt de multiples éruptions volcaniques du désir. Déjà leurs cerveaux reptiliens des sur-vies par l'amour. Météo rire : plus forts que les dinosaures, tels d'adorables lémuriens à qui Dieu offrait tout à coup de l'espace-temps à revendre et deux tickets pour le théâtre de l'espoir, ils allaient vivre et voir se développer leur amour pendant des millions d'années.



La suite instantanée de ce finalement coup de foudre d'un autre type, de cette collision entre la Terre et le Ciel, n'est pas, paradoxalement, une apostrophe aux dieux de l'Olympe mais plutôt un long monologue que nous allons, dans la mesure de l'impossible, abréger. L'amour véritable a-t-il enfanté les monothéismes ?

Une partie de ce monologue du héros est essentielle à l'histoire. Son amour immédiat pour Amal avait fait d'Apollinaire un croyant :

*« Dieu savait. Lui qui savait tout »*

Il l'aimerait... Son corps à lui refusait d'écouter sa raison. Sa raison qui lui disait non. Chaque jour il rêvait de son âme à elle... Pour éviter que ce sentiment extrême n'étouffât sa vie, pour éviter qu'il n'emportât ses sens au-delà de l'entendement, il imaginait son corps. Contre son corps à lui. Corps à corps... ? Mais la belle ne se rendrait pas aussi facilement que dans son rêve mal débridé. Adieu batifolage hérité de l'Antiquité... Et tout cela était écrit. Ecrit et adorable.

## 4

### Cartes postales, Messages

Les cartes postales remplacent parfois utilement les images d'Epinal. Celles qui suivent susciteront-elles, chez toi lecteur, lectrice, nostalgie ou ennui ? Ce sera selon ton humeur...

Ses sentiments bouillonnaient. Dans Paris il flânait. Seul ? Non, il était avec elle. La reverrait-il ? Il redécouvrait les escaliers de son enfance, les lampadaires, les arbres. Verts. Eteindre son excitation... Il risquait d'épuiser son imagination s'il devait maintenant lui crier son amour. Lui avouer sa passion. Lui chanter qu'il était malade. Malade, oui c'est ça, malade d'amour. Ecrire son nom. L'écrire au dos d'une carte. Avec des couleurs. Celles du peintre. Celles de la vie. Elle lui

avait permis de lui écrire. Pour lui elle avait recopié son adresse au dos d'un ticket de métro usagé. Justement, une jolie photographie de Montmartre s'offrait à ses regards. Il l'acheta et s'en retourna. Il voulait réentendre la musique de Vivaldi. Un concerto pour viole d'amour. Le premier allegro de cette musique délicatement baroque. Tout se prêtait admirablement à ses rêveries les plus folles du moment. Le largo lui inspirait déjà les gestes les plus doux de l'amant désormais invité. Echanger désir contre plaisir. Plaisirs contre plaisirs. Enfin, au dos de la carte de leur avenir il osa lui écrire :

*Pardonne-moi si je t'ai trouvée  
Ma louve, ma gazelle, ma destinée  
Dans mon enfance tu es née  
Je ne t'ai jamais oubliée...*

Les sonorités de la viole se faisaient pressantes, elles étaient irrésistibles. Sur l'enveloppe, il libella l'adresse comme suit :

*Pour Amal, dans ma vie, pour son apparition*

Puis, comme un fou il chercha cet autre concerto de Vivaldi pour violons désaccordés. En l'écoutant, les amoureux s'aimaient. Encore plus fort. Sa lettre il la remettrait le lendemain. Dedans il tremblerait. Que dirait-elle ? En ce moment la musique lui disait qu'elle comprendrait, la musique lui donnait cette force d'affronter une jeune femme magique qui semblait détenir le secret de sa vie à lui, cette femme-énigme dont chaque regard promettait de dévoiler, à lui qui saurait la conquérir, une beauté qu'il n'avait pas escomptée, une beauté cachée. Face à ses sourires, il était désarmé. Et pourtant, la viole d'amour le rendait hardi. Et les violons désaccordés ne demandaient que de jouer à l'unisson. Sur le rythme des concertos qui se succédaient, déjà de mille manières il aimait le corps et les gestes d'Amal. Il aimait sa rébellion. Ses gestes il demandait à Dieu de les lui laisser contempler. Son corps, il attendrait pour l'aimer dès que et aussi longtemps que Dieu lui en donnerait l'ordre.

Il lui avait laissé un message, pour qu'ils se retrouvassent au même endroit. A la brasserie parisienne du bord de Seine. Leur brasserie désormais. Amal vint. Mais en vain. La lettre fut d'abord partie remise, rumeur légère dans un opéra comique, elle ferait, un peu plus tard, exploser leurs sentiments. Il leur fallait attendre. Jusqu'au prochain café vanillé qu'ils partageraient ? Ce serait le soir même. Il s'en fit la promesse. Comme Julien Sorel s'emparant de la main de Madame de Rénal, il prendrait celle d'Amal pour lui remettre sa lettre. Ainsi fut fait. La lettre fut donnée. La main fut prise aussi. Alors ils ressentirent quelque chose d'étrange et pénétrant, rêve et musique composés par Verlaine. Comme un charme que viendrait troubler cette fois-ci la musique de Chopin. Tout à coup, dans cette brasserie bruyante, un juke-box classique et virtuel s'invita. Mélodies et concertos s'enroulèrent autour d'eux. La brasserie devint baroque.

Seuls ils restèrent. La salle avait été désertée. Comme pour leur permettre de sonder leurs deux cœurs. Déjà ? Amal n'avait pas lu la lettre, elle attendrait, elle espérait la nuit, mais déjà, elle aussi, envoyait des messages. Elle aimait la musique de Vivaldi...

Jamais Apollinaire n'aurait osé rêver plus beau commencement à leur histoire. La poésie s'invitait toute seule, des peintures de la belle naissaient partout au fond de ses yeux. Ce dont rêva Amal alors, seule Amal le sait. Souvent, comme le vent les commencements gardent leurs secrets. Amal promit de les lui révéler un jour, ou peut-être serait-ce une nuit, à lui, l'homme qui aimait la poésie et les féeries de la vie quand on est deux.

Apollinaire promit à son tour à Amal, de lui écrire des milliers de cartes postales, et même davantage. Mais ce fut elle qui un autre soir le surprit. Ce soir-là... une carte postale arriva en recommandé électronique. Il y répondit aussitôt. Leur premier dialogue numérique venait de débiter. Ainsi soit-il :

- J'ai oublié de te dire ce matin, j'ai adoré la lettre d'adieu dans *Les quatre saisons*.
- Toi tu seras mes quatre saisons, je le sens. C'est Dieu qui me le dit quand tu m'écris de si jolies choses... Plus tard, tu m'écriras ?
- Tu pars quand ?
- Je pars trop tôt.
- Bon, alors je te dis bon voyage...
- Je ne te demande pas le moindre petit bisou pour ce voyage Je sais que je n'ai aucune chance. Tu vois, je m'adapte...

C'est ainsi qu'Amal conduisait leur relation naissante. Point de baiser. Point de caresses, ni sur la joue, ni sur la main. Ils apprendraient à se connaître, lui dit-elle... Avec le temps, qu'il plût ou qu'il ventât, ou sous un beau soleil d'hiver, Apollinaire savait qu'il découvrirait les beautés cachées d'Amal. Toutes ? Amal, elle, trouverait le poète qu'elle désirait épouser. Parfois ils avaient de la hâte. Et pour progresser, sans embûches, sur ces chemins de plateaux désertiques et d'oasis, ils feraient appel aux muses. Entre eux ça n'avait pas été formulé, c'était convenu...

## 5

Amal

Nous l'avons évoqué en prélude à ce conte, j'aime à le répéter, Amal avait les yeux marron. Ses cheveux étaient noirs. Ces deux couleurs vont nourrir la passion d'Apollinaire pour Amal, les autres, celles de l'arc-en-ciel, son grand amour. Amal était son petit oiseau, son petit geai. Il adorait son prénom, celui de l'espoir. Amal... C'était une âme, une âme folle. Une lame. Une larme. Un charme. Comme un arbre. Le mal en son absence. Le silence. L'espoir... Il souffrait du mal d'Amal. Un mal plutôt doux, doux comme Amal. Au fond de ses yeux noirs il voyait d'autres beautés prêtes à se libérer. Telles un étalon fougueux, tantôt marron, tantôt noir. Farouche... Amal avait la beauté de Shéhérazade. Elle en avait l'intelligence, l'esprit. Dans sa lampe d'Aladin, un doux génie qui venait caresser l'âme dionysiaque d'Apollinaire... Mais c'est lui qui, pour la conquérir, allait lui conter chaque jour, jusqu'à la tombée de la nuit, une histoire d'amoureux modernes contrariés par les cultures schématiques de tous ceux qui ne vibraient pas sur la musique de Vivaldi ou sur la danse de Matisse.

Apollinaire se sentait si proche d'Amal maintenant que sa présence d'esprit disparaissait, comme accaparée par cette autre présence féminine permanente. Nouvelle dépendance complexe ? Pas tout à fait. Depuis cette première rencontre, Amal se rapprochait chaque jour d'Apollinaire mais une voix s'élevait, celle du chœur : il leur faudrait aimer la distance, aimer à distance... C'était une véritable conception de la vie amoureuse qu'Amal entendait respecter. Une nouvelle constante. Elle ne pourrait être dérivée d'un obscur complexe d'Œdipe. Si Amal était le sphinx qui gardait la vallée de l'amour interdit, par les dieux ou les hommes ?, il ne répondrait pas à sa question, point de torture, elle le dévorerait... de baisers...

La parole d'Amal n'était pas rare. Ses silences ne duraient pas. Mais, même présente, elle conservait toujours une réserve, bien à elle, de tendresse non exprimée. Grâce à ce jeu d'une féminité exquise, Apollinaire avait appris. Il avait conclu que le désir, le plaisir, l'attraction, le besoin, l'attrait, l'appétence, l'espérance, s'optimisaient, sur la sinusoïde amoureuse, si l'on respectait, à un instant ' t ' donné, la distance voulue par la belle. L'écart-type devait être calculé intuitivement. Alors, les sentiments de base, primaires ?, la curiosité, le caprice, la convoitise, l'envie, l'exigence des sens, l'impatience, la tentation, la passion, laissaient la place à ces notes de cœur. Les sentiments du troisième type : l'espoir, la fantaisie, l'inclination, le goût, le goût du rêve, notes de têtes, celles de deux têtes folles, achevaient de bâtir la pyramide de leur relation intime. Un soir, par téléphone, elle lui demanda :

- C'est quoi la réalité ?
- Je n'en sais rien, répondit-il.
- Tu as raison, on n'en sait rien...

Amal adorait le café. Elle était belle comme cette femme de trente ans née à l'ombre d'une jolie cafetière blanche. Elle sentait bon le café. C'est par un matin d'hiver, il s'en souvient encore aujourd'hui, qu'il décida de tomber amoureux d'Amal. Pour de vrai. Ne l'était-il pas déjà ? Il n'y tenait plus. L'odeur du café... Il faisait si froid dans son cœur... Elle venait à peine de partir en vacances. Elle avait disparu... Une première fois. Déjà il partait à sa recherche. On ne disparaît que deux fois... Au royaume d'Egypte elle s'était envolée. Déjà, tant de fois depuis leur premier échange, il avait été sur le point d'ouvrir les grilles du palais. Mais, aujourd'hui, il ne pouvait plus retenir son cœur. Cette fois, c'était incroyable, il le savait, l'amour allait se jouer de lui, encore et toujours, mais, selon des règles nouvelles. C'est que son Amal était sans cesse renaissante. Sans le paraître, elle s'était appropriée sa vie. Sa vie à lui. Elle en avait le droit. Déjà elle se le possédait. Lui le voyageur, le presque aventurier.

Amal était distante et présente, jamais éloignée, non secrète. Elle portait avec charme sa part mystérieuse. Élégante... Comme toutes les belles qu'il avait croisées à ce jour ? Non pas. En fait, il suspectait Amal de cacher à son regard non pas une, deux, trois beautés mais un nombre illimité, irrationnel... Bien que la jeune femme ne se livrât pas, dans son cœur il pouvait lire. Lui. Lui seul. Apollinaire parvenait à tourner les pages du livre du cœur d'Amal. Elle n'avait pas besoin de recueil de prières. Elle était dans toutes ses sourates à lui. Il avait l'impression de découvrir un album plein d'images. Une collection d'icônes. Un unique dessin. Des couleurs vives. C'était toute leur enfance qui chatoyait à nouveau. Cette enfance où tous deux s'étaient jadis rencontrés. Elle princesse orientale, lui, pour se soutenir, le cœur croisé sur le sien.

Il y avait tant de chemins secrets jusqu'à son âme. Sans trêve il en dessinait l'arborescence. Comme une féminité. Oui ! Il serait celui qui ferait jaillir l'invisible étincelle du poète. Il ferait une cour assidue, inspirée de celles écrites avant lui par les troubadours, quitte à se retrouver seul en cour d'Assise. Au sud il chanterait. Au Nord il serait le trouvère oublié. Saint François prierait pour lui. Des mois, des années peut-être il devrait l'aimer avant qu'elle ne prononçât ce 'oui', soufflé par son âme, accordé par Allah. Un nouvel amour ? Comment se pourrait-il ? Depuis peu son cœur à l'épreuve, était redevenu calme. Blessé, il avait été, comme à l'accoutumée. Jusque dans son corps. Par une femme. Pour l'une d'entre elles il était prêt à renoncer à toutes les dames. Il ne serait plus ce petit pion sur le damier. Il allait jusqu'à se dire qu'il irait prendre ses ordres ou se faire pendre ailleurs. Benoîtement, entre Rome et Naples ? Mais, les lèvres d'Amal étaient merveille... Mais, tracée à main levée par une divinité encore inconnue, la courbe de son visage annonçait une belle rebelle... Calligraphie arabe... Et puis, à chaque nouvel instant, depuis leur rencontre première, presque intimes déjà, Amal lui avait offert un bonheur rare, un bonheur

éphémère : une première apparition. Furtive. Ce court instant, cette fleur matinale, cette aube triomphante l'avaient tout d'abord surpris, étonné, désorienté. En fait, il était séduit. Elle lui avait jeté un sort. Puis, doucement, comme une nouvelle naissance, sans violence, il fut pris au piège fascinant de ces images. Désormais Amal ne pourrait plus interrompre le cours de cet amour né de l'hiver, de cette invitation à la valse, de ce bal masqué, ce bal à Versailles délicatement parfumé, de cette invasion de tous les sens, dans un château baroque. A l'automne de cette année-là, il le savait, l'amour avait tiré son dernier trait d'arbalète, sur un regard d'Amal. Mais la conquête était affaire de patience. Il l'avait lu dans les cartes du ciel dérobées au *Petit Prince*. Il écarterait les épines. Sans trêve il dessinerait mille et un portraits d'Amal.

## 6

### Apollinaire

A l'école, dans la salle de classe 19-18, comme dans toutes les classes, il y avait un tableau noir. Ce matin-là, à la craie blanche, la maîtresse de ses rêves avait écrit, rien que pour lui :

26 août 1880

Leçon de Morale

« *En sortant de l'école  
Flâne et joue au poète...* »

Il était né à Rhum, un minuscule village de Champagne. Petit poète deviendrait grand. Pourvu, pourvu qu'Amour s'en mêlât. Son cœur était toujours amoureux. Alors, il avait eu droit à une seconde naissance, celle où il avait jeté ses premiers regards inquiets, intelligents, dans un champ de jonquilles appartenant à une jolie poétesse, Marguerite. Cette douce violence de ses sentiments eut donc pour origine Les Vieux Moulins de Thilay dans les Ardennes françaises, non loin de la frontière belge. Il prétendit aussi avoir déjà vécu, notamment aux treizième et quatorzième siècles. Il ne se rappelait pas exactement l'année de sa naissance mais elle devait se situer au milieu du treizième siècle, soit en 1254 soit en 1265.

On suppose que ce gros petit cœur avait dû tomber, quand il était enfant ou encore tout bébé, dans une potion amoureuse d'un type tout neuf. Pas du troisième type, cette potion emportait bien au-delà de l'espace sidéral. Depuis lors, depuis sa rencontre avec une jupe magique, il était amoureux des femmes, amoureux de la vie, de cet arbre toujours vert de Goethe, de cette vie que les femmes représentent si bien. Mais sa vie, à cause d'Amal, allait changer. Il était déjà tout autre. A sa naissance, il n'avait pas reçu de prénom. Ses parents n'étaient pas d'accord. Sur le prénom à donner au bébé. Sur la nécessité d'un baptême. Sur le choix du parrain. Sur la qualité du pain. Bénit ? Sur la marraine d'élection. Devait-elle venir de Lorraine ? S'appeler Jeanne ou Marie ? Bref, ils n'étaient d'accord sur rien. Le père allait et venait, protestant tout le temps. La mère pensait que tout ceci n'était pas très catholique. Ni l'un ni l'autre n'était un béni-oui-oui mais lorsque le petit garçon approcha de ses deux ans, la mère finit-elle par convaincre son amant aimant de mari de trouver un prénom à l'enfant. La décision leur fut facilitée par le bébé, lui-même anonyme. Quand il parlait de lui, à la troisième personne, en tapant de ses petits poings à l'endroit de son bréchet, il criait Apo, Apo... Voulait-il indiquer un récipient d'un usage immodéré chez les bébés ? Ou bien que son sacerdoce avait assez duré ? Ou bien qu'il avait bien de la chance qu'une femme dont il tairait le prénom l'attendait pour illuminer son futur ? Quoi qu'il en soit, c'est ainsi qu'il devint le petit Apollinaire... Ses parents avaient hésité ? Il avait lui-même tranché. Ce fut un oui-oui bénit. Lui-même s'était baptisé. L'avenir dirait s'il deviendrait Apollinaire II, à la mémoire du grand poète trop tôt disparu. Après ses deux ans, chaque matin il décida d'absorber une capsule de poésie. Il donna le nom d'Apollo à la série de capsules poétiques qu'il avalait goulûment, un peu comme un Victor Hugo affamé dès le petit-déjeuner. Ainsi Apollo I, Apollo II et leurs soeurs subirent-elles l'attraction lunaire du poète en herbe... A la huitième absorption, ce fut lui qui tourna en rond autour de la Lune. A la onzième il prétendit même avoir posé le pied sur ce satellite unique. Enfant précoce, poète inné ? Il avait même concocté un film loufoque, sorte de rançon à l'imaginaire. Le film s'intitulait « Apollinaire et l'astre lunaire ». En voici le scénario inachevé : « Un poète-philosophe nommé Saint-Axe, épris de grammaire, dessinait sur le sol lunaire la structure de la langue d'un mouton. Puis, à un petit pas de l'Humanité il plantait un drapeau sur l'astre conquis. Il soufflait dessus. Un drapeau n'est pas une bougie, mais, sur la Lune, il n'y a pas de vent. Or lors de la conquête de la Lune, il fallait absolument faire du vent... »

Stop, stop ! Cette histoire n'est pas une biographie. Ne nous égarons pas. N'imposons pas au lecteur un trop long compte-rendu des faits et gestes non tactiques d'Apollinaire enfant. Seuls quelques traits de caractères doivent être ici relevés.

Très tôt Apollinaire conçut une passion pour le café. Point commun avec Amal. Dans sa première enfance il en réclama avec insistance. On peut parler de véritable cafétropisme Sans cesse il répétait, dans un langage approximatif, wawah ou wakah, Apo veut wawah. Wakah ? Au début sa mère crut qu'il voulait un petit chien de compagnie, ou qu'il se prenait pour un chansonnier joueur de mots invétéré. Puis elle pensa que ce mot voulait dire « gâteau ». Mais quand wakah devint kahwa, elle suspecta une dyslexie précoce et comprit qu'Apo était accro au café. Dans son adolescence il en consommerait avec une sorte de concupiscence. Plus tard il se rendrait régulièrement à Tours, rue Balzac où un estaminet servait du café à toute heure et à toute volonté.

## 7

### Voyages, Joutes poétiques

Rien, on l'aura remarqué, ne prédestinait nos deux héros à se rencontrer. Mais c'était sans compter sur l'amour. Se rencontrer est une condition nécessaire pour avoir une chance de s'aimer. Mais elle n'est pas suffisante. Il faut se regarder, se découvrir, et très vite, se reconnaître... Le poète voit ce que les autres ne voient pas ? Dans les jolis films, quand il est nécessaire d'instruire le spectateur ou quand le cinéphile de la vie a besoin de son petit quart d'heure de nostalgie, on utilise le flash back : Amal, brillait de tous les feux de l'Orient. Apollinaire, de sa lyre, essayait de dessiner pour elle ceux de l'Occident. Amal brûlait d'amour. Mais cet amour, elle ne l'avait pas encore attribué. Pour Apollinaire la lumière aveuglante devait naître à l'Est. En levant tous deux leurs yeux vers le ponant, ils ne pouvaient que rapprocher les extrêmes. Amal n'aimait pas le prénom Apollinaire. Pour se consoler, Apollinaire calligraphia le prénom d'Amal. Et pourtant, pourtant, il n'aimerait qu'elle... Voici comment le destin allait se mêler de ce qui le regarde. Tragédie grecque ? Peut-être, mais avant, comédie des apprentis-amoureux:

### AU MAN RAY...

A la brasserie parisienne du bord de Seine ils s'étaient regardés. Ils avaient tous deux hésité. Avec attention ils s'étaient fixés. Ils avaient compris. Ils avaient



rapidement choisi ce même 15 février pour leur premier dîner. Ils ne joueraient ni au chat ni à la souris, électroniques ou pas.

Elle était belle. Elle s'était fait encore plus belle. Sur la table une salière. Sur ses lèvres à elle des épices. Dans ses yeux une petite flamme. De la lumière ? Pas encore...

Il était surpris, agréablement, presque étonné de la rapidité relative avec laquelle elle avait accepté son invitation. Non pas la rapidité de l'éclair... Mais il aurait pu tout aussi bien arriver lors de la fermeture d'une fleur qui ne demandait qu'à s'épanouir. Quoi qu'il en soit ils étaient réunis. Sur la table une salière. Au mur des photographies. Des nus de Man Ray. Dîner était un adorable prétexte. Ils n'échangèrent aucune bagatelle. Ils n'étaient pas près de la porte d'Eden. Ils parlèrent du royaume d'Egypte, de la cuisine égyptienne, du Caire, de Naguib Mahfouz ... Il était tellement fasciné par cette jeune femme au pouvoir de séduction peu commun qu'il en avala presque la salière, le sel de la salière veux-je dire. Ce dîner fut celui des silences, ceux d'Amal, fascinants. Pourtant Apollinaire ne s'ennuyait pas. Il ponctuait seulement les silences d'Amal par quelques histoires, sans paroles. Il lui répondait aussi par des silences à lui. Lui qui ne regardait jamais la télévision, il n'avait pas besoin de paraboles. Même Jésus en lui se taisait. Dans ce quartier des Champs Elysées il était au cinéma. Ce soir-là l'héroïne de son film personnel était bien réelle. Elle était énigmatique mais point de soupirs, point de grands élancements... Tartuffe n'avait pas été invité. En fait, ce dîner fut celui des messages silencieux. Apollinaire adorait les messages silencieux et Amal lui en assenait des milliers par minute.

## A FOUGÈRES

La route se déroulait devant leurs yeux avides de lumière et de couleur verte. Comme un tapis volant musical la voiture les emportait loin des autres, loin des bruits de la ville. Ils attendaient ce moment depuis si longtemps. Ils auraient hâte de courir à travers champs. Pour elle il cueillerait ces jolis coquelicots qui montraient innocemment leurs têtes rouges. Il avait, selon leur accord, retenu deux chambres non voisines. Ils parcoururent les remparts. Ils dînèrent. Elle eut un fou rire. Il devint fou d'elle. Le lendemain...

## LE MONT SAINT-MICHEL

Dans la lumière du matin,  
Le mont leur apparut.  
Très tôt ils étaient venus  
Dans la lumière de leur matin...

## COMBOURG

Dans un coin meurtri de sa tête il avait retrouvé un poème pour elle. Il l'avait écrit, il y avait de cela bien longtemps, dans un joli manoir où l'amour avait rendez-vous avec leurs deux êtres amoureux. Les siècles étaient passés. Et d'elle toujours il était amoureux. Vers elle ses pensées s'envolaient. Princesse elle était née. Son prince il voulait être. Encore et toujours. Avec ses rêves il bâtirait le château de ses rêves. Et pendant des millénaires encore il l'aimerait... Ils arrivèrent à Combourg. François-René les attendait. Le vicomte avait fait place à l'écrivain. Sur une table, du papier blanc, presque du parchemin. Une plume. Un jeu de l'oie. De l'encre, noire, comme les cheveux d'Amal. Les livres de Châteaubriant s'étalaient sur une seconde table, en merisier. Bientôt l'écrivain fut remplacé par un homme qui avait vécu, *celui qui savait d'un regard où tendait chaque chose*. On suppose qu'un petit garçon, Victor, devenu jeune homme, avait écrit cette phrase en hommage au héros de son adolescence. La scène leur semblait irréelle. Et pourtant elle ne l'était pas. Châteaubriant était revenu. Comme un deux cent trente-septième printemps inattendu. Il souhaitait leur confier un message ultime, une sorte de confession, celle d'un homme du dix-neuvième siècle qui avait longuement médité sur le génie des religions. Le christianisme avait dominé sa pensée au temps de ses jeunes années. Le contexte s'y prêtait. Il s'agissait d'un secret. Bien gardé. Pas celui de l'éternité. Qu'en auraient-ils fait ?

## SAINT-MALO

Sur les remparts ils se promenaient. Elle lui raconta l'Histoire du prophète. Il écouta. C'était une très belle histoire. Il aimait la foi avec laquelle elle lui contait son histoire. Il la croyait descendante du prophète. Respectueux, il l'embrassa.

## POITIERS

En route pour Poitiers. Il était 7h32. Ils s'étaient levés tôt. Tous les deux. A 6h22. Il était passé la prendre chez elle. Voici, né dans la voiture qui roulait, toute contente, vers Poitiers, et extrait de la correspondance complète des amours platoniques d'Amal et d'Apollinaire, publiée récemment aux *Editions Calligrammes*, un court dialogue du chat botté et de la souris électronique :

- Il est comment ton désir pour moi ?
- Tu me poses cette question alors que l'on roule à plus de 120 à l'heure...
- Tu peux ralentir...
- On peut s'arrêter ?
- J'ai dit ralentir...
- OK, tant pis. Mon désir pour toi, il est physique et moral. Mon corps me fait mal à vouloir t'aimer comme ça : tais-toi le corps !
- Comment il m'aimera ton corps si le mien dit oui un jour ?
- Si tu continues je m'arrête. Je ne conçois pas d'aimer ton corps autrement que centimètres carrés par centimètres carrés... As-tu relu mon poème sur ton corps ?
- Je l'ai relu avant notre départ... J'aime lire ce que tu écris...
- Un jour je l'écrirai sur ton corps...
- Un jour...
- Moi j'ai été cloué sur la place de la croix lorsque j'ai lu ta carte.
- Pourquoi ?
- D'après toi ? Tu m'écriras une autre carte ?
- Gourmand... On verra. Si tu es gentil...
- Tu sais quoi ? Depuis que je l'ai reçue, je dors tous les soirs avec ta carte près de ma tête... Elle me guidera de Saint-Jacques à La Mecque.

Fin de l'échange de mobiles amoureux. Sans le moindre sms.

Il était 13h57 quand ils arrivèrent à Poitiers. S'ils avaient été enregistrés on aurait compté pas moins de 570 dialogues pendant ce merveilleux voyage. Des dialogues avec Dieu ? Avec les dieux ? Apollon ou Dionysos ? L'amour n'est-il pas un dialogue permanent ? Leurs mémoires en retinrent cent quatorze parmi les plus divins. Dès 14h31 ils visitèrent l'Université. Puis le petit hôtel de la candeur les accueillit. Sous la porte de la chambre d'Amal, avant le dîner, Apollinaire glissa un court poème du poète Djamil جميل qu'il avait calligraphié en langue arabe et dont voici la traduction :

« *Encore enfant, Je me suis lié, Par le désir d'elle, Et ce désir avec moi  
N'a cessé de croître en âge, Jusqu'à ce jour, ...* »

## DEUXIEME PARTIE

### Calligraphies

*« La poésie m'apparaissait comme une fête où m'invitaient les muses, espèces de bonnes fées bienfaisantes »*  
*Jean Cocteau*



Amal disparue ? Apollinaire ne pouvait croire à une telle nouvelle. Leur histoire avait été un conte. Il se dit qu'elle était là, tout près de lui, cachée seulement, elle qui cachait tant de beautés. Il se lança immédiatement un avis de recherche. Il se lança à sa poursuite. Il décida de convoquer les neuf muses, filles de Zeus,

puis toutes leurs cousines, filles de son imagination. Avec lui, si vous le voulez bien, partons à la recherche d'Amal...

## 8

### Premières muses, Calliope, Citadelline

Apollinaire se rappelait avoir lu un jour dans le journal *L'Amoureux du petit vingtième à Paris* cinq petits mots : « *Muse, ta beauté m'amuse* ».  
Beauté apollinienne révélée. Beautés celées, cachées, scellées de la femme ? Vérité dionysiaque de la musique. Bien que les nus inspirassent à l'esprit d'Apollinaire plus d'un détour, bien que son cerveau eût souvent recours à la méditation, à la contemplation, de ces images que Dieu a créées pour dire à l'homme combien la femme est divine, ce soir-là, les yeux d'Apollinaire n'avaient d'yeux non pas que pour Dieu mais pour les yeux d'Amal. Les yeux du chaos ? Au fond de ces mêmes yeux il put lire une phrase prophétique, puis il vit les neuf muses danser. Il songea que la science pouvait, elle aussi, engendrer le chaos. Après la cristallisation, les amoureux ont besoin de donner une forme à leur amour. Ils voudraient n'avoir recours qu'aux forêts, aux montagnes, courir, s'enfuir. C'est pourquoi, à partir de cet instant, pour mieux rêver d'Amal, pour la mieux caresser, Apollinaire choisit d'inviter les muses. En compagnie d'Amal... Calliope :

Ils se regardaient. Lui, le rhéteur, abusant de rhétorique. Elle, la belle, éloquente... Ses gestes, sa parole, ses regards, ses silences, oui, ses silences surtout... Ceux de leur premier dîner. L'éloquence d'Amal était rare, elle était composite, faite de milliers de petits signes et autant de messages à peine perceptibles qui ravissaient Apollinaire. A ce jeu ils se prirent. Elle le tenait par la barbichette. Il effleurait son menton. Aux muses classiques ils mêlèrent les muses infinies de l'imagination... Entre eux, s'immiscèrent d'abord Calliope et sa sœur jumelle, Citadelline, Calliope l'éloquence, Citadelline le silence \*.

\* L'existence de la sœur jumelle de Calliope est ici révélée pour la première fois. Comme dans l'énigme du frère jumeau du roi soleil des raisons d'ordre politico-hystérico mythologique ont entouré la naissance mystérieuse de cette seconde sœur.

Ainsi Amal allait conquérir Apollinaire. Elle avait fait du silence une arme de séduction. Apollinaire, on le sait, adorait les silences d'Amal. Parfois même il les désirait, il les comprenait. Pour la première fois de sa vie. Comme les histoires sans paroles de son enfance ? Les silences, c'était le temple d'Amal. D'abord parce que, religieusement, ils lui permettaient d'écouter d'autres

messages de la belle, ses sourires... Et puis, parce qu'ils le rendaient impatient d'entendre à nouveau la voix de la dame aux cheveux noirs, aux yeux marron, la dame quatre fois reine, brune comme la dame de pique ♠, joli trèfle à quatre feuilles ♣, carré rouge-passion ♦, élue de son cœur ♥, avant qu'elle ne devînt, un jour, rêvait-il, son aimée de corps. Amal avait-elle maintenant deviné ? Pouvait-elle soupçonner ?, ses désirs enfouis... Elle était femme. Lui accorderait-elle ?, ce premier baiser ? Déjà il imaginait. Entendait-elle ? Son cœur qui réclamait son cœur. Le croirait-elle ? S'il murmurait, au creux de son oreille, Je t'aime. Saurait-elle imaginer, sa vie dans sa vie ? Voudrait-elle l'aimer ? Le découvrir ? Si, sur la partition de sa séduction Amal écrivait des silences sans le moindre bémol, elle n'en usait pas moins aussi d'une autre éloquence, multiple. Discrète, elle pouvait être joyeuse... Comme un oiseau sur la branche. Elle était cœur à prendre, citadelle imprenable à conquérir... Elle utilisait des liaisons entre ses mots à elle, des liaisons dangereuses ? Dans une langue d'un autre siècle. Lui, il n'avait que ses poèmes... Amal s'exprimait parfois par sa démarche féline. Quand, de son gourmand regard Apollinaire suivait les pas d'Amal, il appréciait la cambrure de ses reins. De ses seins il surprenait l'admirable dessin. Dans ces moments, dérobés à sa vigilance, Amal ne s'en doutait pas mais elle invitait Apollinaire à un amour déjà physique. Amal ne marchait pas. Elle dansait. Jupe plissée aux larges pans. Elle défilait à pas feutrés, mesurés. Elle savait se retirer, secrète. Sur ses petits pieds elle flânait. A chaque instant, à tout vent, à tout venant, elle proposait de la beauté cachée : sous la robe qu'elle portait hier, sous ce paréo qu'elle porterait demain. Amal avait le don d'associer les couleurs : elle aimait la couleur beige, elle savait en assembler tous les tons. Elle s'habillait à ravir, pour séduire ?, pour éblouir, conquérir. Son maquillage était simple. Il soulignait seulement des traits singulièrement troublants. De la beauté cachée elle faisait la promotion. Elle en avait à revendre. Si la séduction d'Amal avait la force du silence, elle avait aussi celle des mots, rares morceaux choisis. Quand elle était près de lui, Apollinaire pénétrait dans son temple. Pour éclairer ses palabres d'homme amoureux elle allumait pour lui de grands candélabres. Elle se découvrait par des gestes anodins, innocents, parfois cruels, sexuels, par l'animation de son visage, par les images de son corps qu'elle savait offrir aux regards ou garder pour un plus tard non défini. Au fond de ses yeux son amant virtuel pouvait voir danser des milliers d'étoiles. Apollinaire ne possédait pas la force innée d'Amal. Il faisait du bruit. Il se livrait, se désarmait, il était volubile. Qu'il écrivît ou récitât un poème pour Elle, à tous les coups il perdait. Mais, il se disait, qu'au jeu de l'amour, on joue parfois à qui perd gagne. C'est cet espoir, ce bonheur, qui l'avait toujours guidé dans sa quête amoureuse. Il ordonnait à son cœur d'aimer Amal ? De l'aimer vraiment ? Avec le plus profond de son être ? Malgré ses récents interdits ? Il savait que ce cœur, tel un loup aimant sa louve, tel un amant tout à coup devenu fidèle, sacrifierait sans hésiter, un peu, beaucoup de sa liberté. S'il l'aimait, il mettrait progressivement à nu toutes ces beautés rares,

sauvegardées, tous les actes créateurs de cette femme, jolie à souhaits, aimable à l'envi, charmante à volonté, poignante, grisante, attirante, déconcertante, enivrante jusqu'au désir. Piquante ? Ravissante... Non, l'amour d'Amal, s'il s'en montrait digne, n'exigerait pas qu'il abdiquât. Dans leur royaume, la liberté vivrait.

Pour Amal le parfum était une autre éloquence. Apollinaire prenait plaisir à la respirer, quand, innocemment, elle s'approchait de lui : elle savait parfumer son corps et ses cheveux avec art. Ses cheveux noirs sur lesquels les rayons du soleil dansaient avec des reflets rouges. Tous ses parfums le troublaient. C'est qu'elle les portait à ravir. Avec pudeur toujours, et cependant, avec fantaisie, évanescence, coquetterie. Il aimait cet air coquin et tendre à la fois qu'elle prenait souvent en s'approchant, ou en s'éloignant de lui. Cet air était unique. C'était celui de son Amal. Un air de diva. Sillage envoûtant. Parfois, à son contact, son esprit n'était pas loin d'éprouver de la frénésie. Mais il ne pouvait l'exprimer qu'à lui-même. Il avait trop peur de ne pas être cru, de ne pas être deviné. Assurément, d'autres talents lui seraient révélés si la belle lui ouvrait sa porte. Il lui fallait dénicher la petite clé dorée de ce gynécée à l'unique femme.

Quelques jours après avoir pris la décision d'aimer Amal, il fit un rêve. Et ce rêve était doux. Amal jouait tendrement sur son corps. Il sentait ses reins se cambrier sur son ventre. Il caressait ses jolis seins avec cette douceur qu'ont les mains quand l'amour domine leur agitation. En rêve, il avait rarement fait l'amour avec tant de passion, d'attachement, de bonté, de sentiment, de câlineries, de gentillesse, de tendresse.

Le matin suivant, triomphant, il eut recours, comme toujours, à la poésie. Il osa proposer à Amal de lui envoyer un e-mail. Pour elle. Selon qu'elle ferait silence ou qu'elle répondrait avec une ferveur bien tempérée, sa vie basculerait. Son clavier multiplierait les notes. Par avance, avant même la naissance de ce premier message, il le qualifia de symbolique. Comme pour en cacher les audaces imminentes, amoureuses. Amal accepta le message. Quelques dizaines de secondes plus tard, elle reçut les lignes de la main de son poète voyant :

*Mon Amal, j'aime, ce matin d'hiver, tes allures innocentes. Déjà, tes cheveux ondulents, tes yeux m'invitent. Pour moi ils ne sont jamais impénétrables. J'aime ta tendre féminité. Cachée. C'est l'hiver. Mais, déjà, sur tes lèvres, je vois naître un sourire printanier. J'aime ton bonjour quand il est sonore. Je l'aime quand il est discret, les autres nous observent... J'aime ton rire, ton sourire, tous tes charmes, particuliers... Me pardonnes-tu mon désir coupable ?*

*Apollinaire*

Mais, sur deux amoureux, toujours une autre muse veille, Citadelline.

En compagnie d'Apollinaire... Citadelline :

Un jour de soif intense de son Amal évanescence, Apollinaire partit pour le Maroc où sa belle égyptienne lui avait dit devoir se rendre... Se rendre un jour ? Se rendre à lui ? Il emprunta un avion monoplan à un héros malheureux, Saint-Exupéry et atterrit en plein désert. Vol de nuit. Au nord il parcourut d'un pas mesuré les remparts de la Kasbah d'Aït Oudinar آيت أودنار. Au sud, ceux d'Aït Benadou آيت بنادو. Du désert il attendait le silence comme, dans ses rêveries solitaires, Rousseau voulait croire à sa providence. Dans le silence, c'était la vérité d'Amal qu'il voulait voir surgir, un matin, à l'aurore, après le froid de la nuit, avant le soleil brûlant du jour d'après. Le bruit s'oppose à la vérité. Il pria ardemment pour que la guerre un jour cessât. L'Orient et l'Occident devaient échanger des présents, des passés, des futurs immédiats, un sourire, du soleil, des couleurs, comme des marchands de bonheur. Au Nord, sous une pierre de la Kasbah il trouva un exemplaire manuscrit de *Citadelle*, complet et signé du A d'Antoine. Son regard le parcourut comme il s'était étendu sur des centaines de milliers de kilomètres, jusque vers la Lune peut-être. Il était las des versions abrégées, écourtées, comme si l'on pouvait limiter la grandeur d'une œuvre... Au Sud, un courrier l'attendait. Il avait été parfumé par une rose marocaine. Sur l'enveloppe était écrit « Au Petit Prince ». A l'intérieur, un pétale, une épine, un prénom, un petit mouton... Amal se trouvait-elle à l'intérieur de la Kasbah, au Nord, au Sud ? Citadelline lui demanda d'être patient, d'attendre que le jour vînt à lui, au sortir d'une nuit étoilée. Et, tout à coup il entendit vibrer une incroyable voix de contralto qui dans la nuit sans étoiles où il se trouvait, interprétait l'aria de la paix de Scarlatti. Et Apollinaire se demandait, avec un accent hugolien, les yeux tout grands ouverts dans les ténèbres, combien de livres d'heures il devrait lire avant qu'Amal ne se manifestât sous son joli voile ?

## 9

### Erato

La réponse, une fois n'est pas coutume, ne se trouvait pas dans un livre. Elle fut immédiate. Elle avait les accents de l'Orient, comme une première beauté cachée qu'Amal acceptait de lui dévoiler, de lui révéler. Presque brutalement. Cette réponse s'est perdue... Mais elle était si belle qu'on croit savoir que c'est



à partir de ce jour qu'Apollinaire commença une cour, assidue ?, à Amal, près d'Amal, pour Amal. Il aurait bien du mal à ne pas faire une cour éperdue. Avec des milliers de petits papiers perdus. Dans une salle des sans papiers pas retrouvée. C'était dans sa nature d'écrire, encore et toujours. Mais il ne ferait pas le siège de sa jolie forteresse. Il ne voulait pas la submerger. Simplement, autour d'elle, il tournerait. Avec des poèmes qu'elle lirait ou ne lirait pas. Avec des paroles qui, bien vite, bondiraient, gambaderaient, s'envoleraient. Avec de jolis gestes. Il saurait virevolter. Comme un danseur astrologue, qui, dans un ballet composé pour elle, s'approche et s'éloigne de sa belle étoile. A travers elle, il désirait retrouver le siècle des lumières féminines. Il prierait pour qu'elle régentât tendrement son cœur. Ils rejoueraient le jeu de l'amour et du hasard. Parce qu'il se rappellerait Boucher, il peindrait de son Amal des portraits libertins. Avec des mots. Avec des couleurs. Avec des notes de musique. Avec l'argile de l'amour. Alors ce fut un flot de poésies : d'abord un tout petit poème pour Amal... suivi par une fantaisie amoureuse pour Amal... Dès qu'elle relâchait sa garde, il aimait surprendre en elle l'étendue, l'intensité, la puissance de son sourire intérieur. Il fallait le débusquer. Alors, elle était adorable. Et, follement énigmatique. Craintive. Prête à se blottir. Pour être protégée. Dans un abri fabriqué de ses bras. Ces jours-là, il pouvait, au creux de son imagination, longuement la contempler, gentiment la cajoler, doucement la caresser. Il aimait sa fragilité, il raffolait des couettes de la petite fille qu'elle avait été, il était sous le charme de la jolie femme qu'elle était devenue. Ces jours-là, Dieu qu'il l'aimait un peu, beaucoup, passionnément, douce folie.

Un matin, Apollinaire découvrit qu'Amal portait un pull qui la sensualisait comme une eau des merveilles. Quand le soir, après la classe, après l'école de l'amour, la belle se fut évanouie, n'écoutant que sa passion, il composa sur son clavier une petite sarabande pour électrons libérés :

*Amal*

*J'aime ton petit pull J'aime ce qui est dedans J'aime mes rêves de pull  
Quand ils me parlent de Toi Souvent Le sais-tu ? Ce sont tes mains Qui attirent  
mes regards J'aime Quand nos doigts Se rencontrent Et qu'ils se racontent  
Alors, Avec tendresse Je t'enlève Ton petit pull  
Apollinaire*

Tu deviens coquin le prévint Amal,

*Je ne sais si ce poème est coquin Mais quant à moi, avec Toi, je me veux libertin  
Et puis c'est à cause de Toi... Rassure-moi Dis-moi Que ces vers ont su te  
séduire Qu'ils ont su t'arracher L'un de ces beaux sourires, Timides ou  
ravageurs, Qui savent me désarmer...*

La belle savait-elle désormais qu'elle pouvait tout lui demander ? Elle n'en profita pas. Il était un pion qui voulait aller à Dame et qui pour aimer n'hésiterait pas à se damner.

Amal répondit :

*Je ne sais si tu le sais mais je garde mon pull...*

Une autre joute amoureuse s'engagea. Apollinaire ferait la conquête du pull d'Amal... Pull magique, comme certaine jupe...

*Ma belle tu le sais C'est ce petit pull qui est coquin Et peut-être aussi ce qu'il y a dedans ma belle Amal, Puis-je te submerger doucement de poèmes Et puis, belle Amal, Tu le sais, C'est avec tendresse, Que je rêve de t'ôter ce petit pull...  
Doux bisoux tout partout*

*Apollinaire*

On notera que pour la première fois Apollinaire osait apposer des doux bisous avant sa signature. Pire, des doux bisous tout partout. Il en fut récompensé au-delà de son espérance. Amal lui décocha plusieurs flèches angéliques. Tu sais lecteur, ces flèches invisibles... Puis elle conclut qu'ils allaient peut-être jouer une partie de douze dés, que pour sa part, elle utiliserait ses armes les plus émouvantes... Pouvait-il rêver plus belle salve ? Il était fusillé de douze dés dans le coeur.

A ce jeu il retint le dernier petit dé. C'était un petit dé très féminin. Un dé dû au hasard ? Un dé de l'amour ? Amal jeta ce dé la première. C'était son idée. Tout à coup ils se retrouvèrent dans ce merveilleux Paris du XVIIIème siècle. Leurs deux têtes folles s'y réfugièrent. Une autre beauté dé-celée par Amal venait de surgir du souterrain de la femme. C'était un poème, triste. Celui-ci ne s'est pas perdu. Dans la salle des amants patients il a été récemment redécouvert. Il décorait la voûte céleste de leur opéra à quatre livres. Amal serait elle Erato ?

Cependant nous ne pouvons insérer ici le poème d'Amal. Il appartient désormais au domaine religieux des amoureux où il est conservé pour l'éternité.

Jusqu'ici, elle avait bien caché sa lyre. Quoi qu'il en soit, si un jour ils devenaient amants, il lui offrirait une robe somptueuse et transparente. Pour l'heure, il se devait de riposter. Sa cithare le démangeait :

*Amal,*

*Il y a longtemps qu'en Toi j'ai aimé-deviné la poétesse. Maintenant, tu viens, Toi aussi, me charmer avec tes jolis mots. Tes vers me comblent. La jolie fleur que tu es vient de dévoiler pour moi un autre secret. Je sais que tu en abrites des milliers. Ils figureront dans ce livre qu, prend vie dans ma vie.*

*Baisers à voler*

*Apollinaire*

On notera que puisque la bise ou son petit frère le bisou, avaient été les bienvenus, le baiser fit son apparition.

Par ailleurs, le lecteur découvre ainsi d'autres origines à ce livre. Serait-ce un concours de circonstances ? Ou de poésies ? La Belle lui lançait un défi.

*Amal,*

*Pour Toi Et pour Toi seulement Je participerai A cette joute poétique  
Dont tu seras la somptueuse récompense Et pour Toi seulement  
Je gagnerai. C'est incroyable comme Ce matin Je t'aime...*

Sans doute trop occupée et trop souvent dérangée, surprise par cette avalanche de mots amoureux, Amal, cette fois encore, garda son pull et le silence. Elle ne répondit pas. Ou, peut-être, Apollinaire l' impatient ne lui en laissa pas le loisir. Sans attendre, il envoya à son Erato aux mots invisibles, tous ces mots d'amour qui se bousculaient dans sa tête. Tête bien pleine, défaite, aux mille maux, que, pour l'heure, on pouvait comparer à un accélérateur de particules. Voici un exemple élégiaque de lettre :

*Lettre à mon Amal,*

*Ce matin Mon cœur a voulu t'écrire. Parfois, Je ne sais pourquoi Je ne suis pas sage Je veux voir et revoir ton visage. Souvent, Je voudrais abolir le temps, te rejoindre le soir. Je me surprends à aimer ton image. Je veux écrire une autre page Une belle histoire. Toujours, te parler d'amour Et puis, dans la nuit, t'aimer te retenir t'adorer, Sans bruit. A nouveau, Je ne sais Pourquoi Mon cœur A moi Me crie De prendre ta main De te faire rire et sourire De courir Un matin Cueillir pour Toi Des fleurs épanouies Et puis, De découvrir, Doucement, ton corps, Et ses senteurs, Enfouies dans ton âme tant de fois désirée. Je rêve de Toi Je rêve de t'aimer Un jour Et puis, toute une vie de nuit...*

*Apollinaire*

Chaque moment de poésie apaisait temporairement la passion d'Apollinaire pour son Amal. Mais, en même temps, elle la nourrissait. Les muses veillaient. Il

éprouvait désormais un besoin quotidien d'écrire à sa détentrice des beautés les plus insoupçonnées. Chaque jour, il lui faisait parvenir le message électroniquement amoureux qui émergeait de son dedans tourmenté. Et puis, une histoire d'amour doit toujours être belle, connaître les extrêmes, conquérir les moles. Si, depuis leur première rencontre, une petite flamme avait agité l'esprit d'Apollinaire, si elle avait dansé dans son cœur, si elle lui avait permis, sans qu'il n'y ait eu de cesse, de voir naître et renaître le visage d'Amal, aujourd'hui cette douce mais provocante lueur serait remplacée par de la lumière. Pour contempler, dans sa complète féminitude, la Belle, il lui faudrait à chaque instant, mettre à jour maints secrets. Qu'elle lui dévoilerait ? Mais que les adeptes du mystère se rassurent, des secrets, Amal en avait à revendre, elle en produisait à l'envi. S'il le fallait, elle en fabriquerait pour lui. Par un beau jour de miracle, inattendu d'Amal ?, inespéré d'Apollinaire ? la belle et jeune dame avait relâché un peu de sa vigilance. Elle avait laissé Apollinaire entrevoir quelques unes mais quelques unes seulement des merveilles de la femme. L'amoureux des beautés dissimulées avait fait un rapide calcul : la connaissance de son amante de coeur supposait la découverte préalable et l'ouverture sensuelle des Neuf portes de la femme. Neuf muses, neuf portes. Il mettrait à jour et à nuit ce lien désormais évident pour lui. Il estimait par ailleurs que derrière chaque porte, il trouverait au moins sept merveilles, d'autres muses : tout un monde de femmes. Le monde de la femme moderne était aussi beau que celui de l'Antiquité. Pour en découvrir de nouvelles, il irait danser au bal des muses. A ce stade, il pouvait donc compter sur au moins soixante-trois merveilles cachées de la femme. L'arborescence serait ascendante. Amal lui offrirait consciemment ou à leur insu d'autres beautés à contempler, puis à consommer : leur désir et leurs plaisirs iraient croissants. Croissants de lune. Il le savait, bien qu'innombrables, les merveilles d'Amal étaient pour lui déchiffrables.

Il décida d'établir un plan de découverte amoureuse : nombre de portes, répartition géophysique de ces portes, ressources poétiques dont il disposait, animation de la tête et du cœur d'Amal, découverte des lignes d'Amal dans son bain, notes de corps. Il visiterait virtuellement les sept merveilles du monde antique de la femme. C'était une quasi-obligation : la plupart de ces créations surhumaines, réelles ou légendaires avaient disparu. Pour surprendre d'autres secrets amalesques ses muses le guideraient. Dans des lieux imaginés et décorés exclusivement pour Amal. Forcément puisqu'elle était unique. Il en voulait pour preuve cette émotion qu'il venait de ressentir après un appel anodin de sa dame Amal. Anodin ? Loin d'elle, mais sa voix si proche. La voix de sa maîtresse. Une voix céleste. Il la voyait son Amal. Comme il l'aimait, égarée dans ses pensées. C'était, dans son cœur, un quasi-affolement. Il ne put calmer ce serrement de cœur que par l'écriture et la communication instantanée à Amal, de son enthousiasme, de cet aveu, de cet autre serment :

*Mon Amal,*

*Cesse Veux-tu Pour moi Quelques instants De t'abîmer Dans tes pensées  
Imagine Comme je t'aime A ma table Petit écolier Esseulé Je suis assis Je  
t'écris Tu m'es inévitable Ma chandelle n'est pas morte Vers Toi elle m'emporte  
L'un de tes regards Je l'aime plus que tous M'éclaire Un peu Beaucoup Avec  
folie Démesurément De sa lumière Il me transporte Il m'emporte Vers d'autres  
portes Qu'un jour Peut-être tu m'ouvriras Une à une Pour toujours Je veux y  
pénétrer y rencontrer un être, le tien A ta fenêtre m'attarder Amal, Mon aimée  
Ma fragile Tu m'as apprivoisé Ma vie tu as surpris  
Apollinaire*

Fin de la joute poétique. Arrêt temporaire du bus en direction de la porte de la Grande Mosquée, à la station debout. La loi Informatique et Amour ne sera jamais votée. Adieu éloquence ? De Calliope ou de Citadelline qui a vaincu ? Erato ? A ce stade du compte, match non pas nul mais c'est égal. La poésie lyrique est déjà musique, musique des mots... Et l'auteur, se rappelant le dieu Dionysos n'a, à ce jour, trouvé de vérité, que dans ces suites de notes que les dieux se sont réservés d'assembler, avec les oiseaux, avec les femmes et les hommes lorsqu'ils ferment les yeux.

## 10

### Clio ou la genèse d'une rencontre

Apollinaire aimait les dialogues avec son Amal comme Nietzsche avait adoré ses échanges avec Lou. Apollinaire allait-il en devenir fou lui aussi ? Fou de Lou ? L'art de la conversation d'Amal, la beauté de ses mots, soudain échappés de ses lèvres, pour venir le surprendre, tous ces moments de rêve pour lui valaient qu'il en prît le risque... Qu'elle parlât, sourît ou se tût, Apollinaire goûtait Amal. Un jour où ils avaient rendez-vous, elle le rejoignit au bar de *l'Histoire illustrée*, dans le cinquième arrondissement. Elle arriva au volant de sa petite voiture de couleur rouge. Elle avait promis de lui raconter une histoire, la sienne ? La leur déjà ? Lectrice, c'est ici qu'intervient Clio.

Lecteur, tu t'attends peut-être à un autre flash-back ? Il ne s'agit pas tout à fait de ça. Ce que tu lis depuis quelques minutes n'est pas du cinéma. Il s'agit d'un bel amour, à l'heure où l'auteur se met sous presse platonique. Ce qui va t'être conté juste ci-après est né à la fois dans le monde lumineux de la beauté pure, celle découverte par la Bête et la Belle, et dans cet autre monde à la clarté

obscur, issue de la culture, biologique, de l'amour, ce monde dionysiaque qui affronte la vérité nue. Chut... Ecoute...

Amal avait une histoire. Peut-être en avait-elle des milliers... Comme des ronds dans l'eau. Ou des carrés de couleurs dans le ciel. Ou des triangles des Bermudes dans le grand océan. Afin que son amoureux pût mieux s'y perdre. Afin qu'elle devînt, un jour, son unique bouée de sauvetage. Au début de leur idylle, les silences d'Amal, on l'a dit, avaient été déterminants. Ils exprimaient sa présence constante, inouïe, auprès d'Apollinaire. Mais ses paroles aussi, ses sourires. Et ses rires. Apollinaire le comprenait tout à coup. Ces silences et tous leurs contraires étaient à l'origine de son amour. Avec le temps, devenus ses alliés, il en avait découvert les richesses. Toutes ? Si Amal ne savait pas, elle se taisait. Lui, à sa place, comme pour cacher sa timidité, il aurait parlé. Pour ne rien dire. Il aurait fait du bruit. Sans en connaître la raison, dès leur premier tête-à-tête il avait aimé les silences d'Amal. Il les avait adorés. Ils étaient avant-coureurs, prometteurs. Il était sûr de pouvoir ainsi parcourir une autre page du livre d'Amal. Il entra dans son temple. Ce qui le séduisait, ce qui le charmait c'était que les silences d'Amal étaient innés. Il n'y avait pas de calcul. Il ne s'agissait pas d'une stratégie du silence. Toutes les hypothèses étaient permises. Les plus belles avaient priorité.

Lorsqu'il était seul, Apollinaire aimait à se raconter une histoire. Une histoire d'Amal, une histoire avec Amal. La belle y apparaissait tour à tour distante, riante, aguichante, engageante. Une tentation dans le désert antonin de notre vie... ? Distant à nouveau. Oblique ? Non, captivante, ensorcelante, troublante, fascinante, ravissante. Magique. Ça n'était pas sorcier. C'était une façon de lui parler lorsqu'elle était absente. Lorsqu'il perdait sommeil. C'était un besoin. Son histoire, leur histoire, finissait toujours bien. C'était une convocation, une évocation de mademoiselle de Nantes, l'une des villes françaises d'Amal l'Egyptienne. Ça n'était pas une révocation. Echo rencontrait Clio. Petite fille, elle était comme l'eau vive. Elle aimait aller au bal. Mais jamais elle ne danserait sur un pont. C'était un conte de fées. Pas une chanson triste. A l'école, elle était sérieuse, méticuleuse, mais déjà, tellement féminine, au point de pouvoir conquérir, sur-le-champ, le cœur d'Apollinaire. Leurs chemins ne se croiseraient que plus tard ? Tant pis, l'imagination d'Apollinaire referait l'histoire, comptine silencieuse. A l'école, elle obtint avec une facilité déconcertante sa licence es féminité. A l'école, elle rêvait, déjà, d'une maison dans la nature. Comme pour prolonger cette partie de campagne qu'Apollinaire désirait organiser pour elle seulement. Au début de leur histoire, Apollinaire s'était interrogé : il était fou de vouloir aimer Amal (comme si on pouvait décider de ne pas aimer). Mais, encore, toujours, et tout le temps, il l'aimait. Parfois c'était épuisant. Alors il s'éloignait. Il avait beau s'interdire d'aimer son Amal, ses yeux, chaque jour, la redécouvrait. Plus belle. Ils dévoraient Amal.

C'était la peau d'Amal que ses lèvres voulaient parcourir. C'était la peau d'Amal que ses doigts voulaient caresser. Souvent, à la dérobée, il avait contemplé le corps d'Amal. Il était né pour être aimé. Comme lui voulait l'aimer. Il voulait être le poète de ses jours. Silencieux. Il serait l'amant de sa nuit. Captive. Il serait son silence. Dans son rêve d'Amal, son doux prénom l'obsédait, sans cesse sur ses lèvres fermées il revenait. Puis c'était elle, vive comme l'eau qui l'obsédait. Ses seins le tourmentaient, ses reins se cambraient. Il voulait jouir de son plaisir à elle. Il savait que ça n'était pas raisonnable mais, à chaque seconde, mille et un baisers s'échappaient de ses lèvres, encore à demi fermées. Ils s'envolaient vers Amal. Ils se posaient sur ses lèvres à elle, ouvertes à demi. Ils tentaient de convaincre sa langue.

A force de se conter ses aventures avec Amal, un matin, il reçut une nouvelle histoire électronique racontée par la Belle. Plus qu'un message, une histoire, une histoire qui finissait bien. Cette histoire était différente. Il la baptisa « Le Livre d'Amal ». Amal se montrait à lui petite fille, elle avait des couettes. Elle se découvrait, épisodique, parfois lyrique. Parfois ironique et cinglante. Comme si des blessures anciennes la faisaient encore souffrir. Sa pudeur protégeait son cœur. Elle lui épargnait les confidences de l'imaginaire. Dans cette histoire numérique, elle se dévoilait avec patience. Elle usait de tours et de détours. Lecture poignante. Apollinaire lisait et relisait, lui, l'amoureux de l'art roman, ce que sa belle romancière, proche de Dieu, venait d'imaginer, dans le village de Mauriac où elle séjournait. Si proche de Dieu, non loin de la basilique romanesque, la Vierge noire de Notre Dame lui avait promis des miracles. Un chaque année. De son côté, lui, était en contact direct avec Allah Akbar. Il ne lui refuserait pas Amal puisqu'ils s'aimaient. Dieu était amour. A chaque ligne, Amal était plus émouvante. Elle savait être excitante aussi, troublante, attendrissante, attachante, touchante. Et plus belle encore. Elle jouait, presque avec parcimonie, de son talent, rare. Celui de ces adorables femmes discrètes mais déterminées, prédestinées.

A quelques temps de là, après un nombre illimité de relectures des pages de la vie d'Amal, Apollinaire, qui ne lisait jamais deux fois un texte, reçut une surprise... Achetée chez le boulanger ? Non, elle avait été confectionnée par Amal. Elle était de couleur bleue, celle réservée aux garçons. Il ouvrit sa surprise. Avec impatience. Comme font tous les enfants. Elle contenait des dizaines de milliers d'invitations à un érotisme subtil. Son premier étonnement ravissant passé, il réalisa immédiatement ce qui l'avait tant attiré dès l'abord chez Amal : c'était cette promesse des mille et une nuits que chaque homme souhaite déceler en toute femme qu'il convoite. Décidément, partir à l'aventure du côté de chez Amal, près du cœur de cette jeune femme en fleurs, promettait beaucoup à son esprit assoiffé d'aventures. Il mit fin à la résolution qu'il avait prise depuis quelques mois, de ne plus se lancer, à corps abandonné, vers une

autre dame de son cœur. Il espérait seulement que jamais Amal ne disparaîtrait. La disparition d'Albertine l'avait en son temps d'adolescent meurtri, presque détruit.

Après des confidences, aussi belles que soudaines, Apollinaire détenait des dizaines de milliers de secrets. Ca n'était pas un gage. C'était presque du recel.

## 11

### Repos des nouveaux combattants

*« La flamme sommeille mais ne s'éteint pas. »*

*Proverbe inconnu médité par un soldat de l'amour dans les tranchées du mythe de la caverne.*

Il est temps de marquer une pause à l'imagination. Sinon elle risque de nous engoutir. Voici quelques réflexions plus rationnelles du type : d'ailleurs, c'est quoi l'amour ? Ca sert à quoi ? Joie, chagrins, plaisir, souffrir ? C'est elle ? C'est lui ?

Amal avait donc surgi dans la vie tourmentée d'Apollinaire au moment où cet amant incorrigible des phénomènes féminins avait décidé de marquer une pose dans sa course aux trésors cachés, enfouis, dans ses cheminements et ses déroutages amoureux. Amal avait depuis longtemps décodé les messages que sa vie sentimentale lui avait fait parvenir. Apollinaire venait seulement d'en apprendre les premiers morceaux. Amal rayonnait. Elle avait compris qu'Apollinaire disait vrai quand il disait l'aimer. Elle se donnait à contempler. Jamais indifférente ? Âme d'entendement ? Âme de conscience ? Elle était plus qu'une pierre précieuse. Apollinaire avait d'abord rougi. En vérité l'âme d'Amal n'avait appliqué aucun philtre. Puis, lorsque ce formidable soleil avait à nouveau caché ses rayons Apollinaire avait cherché à rencontrer ce regard lumineux d'Amal, à questionner son visage. Il s'était surpris à rêver, déjà, qu'il aimait autrement. Alors, avec sa fougue coutumière, il ne put s'empêcher de repartir à l'aventure, ou vers la désaventure. Peu lui importait, depuis toujours, son désir d'amour était le plus fort. Il irait jusqu'au bout du regard d'Amal. Mais, rendons-lui justice : cette fois-ci, il avait bien conscience des limites du rêve. De son côté, Amal connaissait les frontières du cauchemar relationnel. Pas de foudre, pas de tempête. Un joli détachement, nuancé d'un certain intérêt intellectuel : le désir presque anodin d'assister à un film, peut-être inédit, à une pièce de théâtre qui n'aurait pas élu domicile sur les grands boulevards mais sur son avenue à elle. Elle y serait une actrice quasi-silencieuse et peut-être aussi



une décoratrice subtile. Par moments, Apollinaire la trouvait un tantinet démoniaque, nouvelle Diaboline ? Il soupçonnait le Diable d'être à nouveau le metteur en scène de cette comédie dramatique de l'amour sans cesse renaissant. Ce dont il ne se doutait pas, c'est qu'Amal, pour les mêmes raisons, voyait, elle aussi en lui, l'instrument et le jouet du Diable, celui des dieux turbulents de l'Olympe. En ferait-elle son hochet elle aussi ? En tout cas, une chose était sûre : le Diable ne s'avouait jamais vaincu. Quand deux êtres étaient seuls, dans un premier temps il les rapprochait. S'ils s'aimaient mais ne se comprenaient pas, cela n'avait aucune importance aussi longtemps qu'ils ne cherchaient point à se comprendre. Si le cartésianisme s'en mêlait, alors, pour éviter la catastrophe, le Diable intervenait à nouveau. Eviter les analyses. Il faisait en sorte que les deux aimantés se détachassent puis s'éloignassent l'un de l'autre pendant quelques temps. Contrairement à certains interprètes de la loi de Dieu, les suppôts de Satan ne réclamaient pas de sacrifice – notons au passage que c'est uniquement grâce à l'intervention de Dieu qu'Abraham ne sacrifia pas Isaac (une telle décision ne pouvait être laissée entre les mains des hommes, un peu comme la guerre ne peut pas être décidée par les militaires. On ne peut pas être juge et partie, arbitre et joueur) - Le Diable, lui, passait contrat avec presque tous les amoureux. Si l'accord se faisait sans contrepartie contraignante pour les ensorcelés, c'est que le Diable, dans son infinie bonté (si, si, lui aussi peut avoir des réserves de bonté, infinie et indéfinie. Il n'y a pas de monopole en la matière), c'est que le Diable disais-je, s'amuse. C'est un bon petit diable. Il veut des décollages et des atterrissages. Horizontaux, verticaux. En douceur, en souplesse. C'est peut-être ça la beauté cachée du Diable. (La question de savoir si cette beauté est supérieure à celle de Dieu est ici hors de propos, Dieu créateur précède la beauté).

Pour des raisons différentes et semblables à la fois, ils étaient tous deux prêts à se promener, pas toujours main dans la main, sur un chemin émotionnel et transactionnel, sinueux et à loisirs. En fait, les êtres réellement vivants procédaient ainsi depuis toujours. La vie est un mouvement non pas perpétuel mais permanent, avec un balancier, un espace et des êtres qui se respirent. Cela leur permettait de sentir encore et toujours la bise-venue-du nord ou la brise-des-vents-du-sud. En quelque sorte, ils souscrivirent une assurance auprès de la Mutuelle des Bouées de Sauvetage, plus connue sous l'abréviation commerciale MBS. L'adhésion était gratuite et, en prime, on pouvait découvrir de nouveaux horizons. Ils étaient toujours agités, comme la vie, passionnels ou sentimentaux, selon le degré d'implication de chaque mutualiste. L'investissement n'était pas forcément massif. On faisait alliance. On était volontariste. Apollinaire axa aussi ses efforts vers l'observation silencieuse ou sonore des jolis faits et gestes d'Amal. Entendons-nous bien, il ne devenait pas tout à coup un espion. D'esprit, il restait simplement un épris de passion féminine. Quant à Amal, elle ne se départissait pas de sa prudence de chatte. Elle avait de jolies pattes de velours

mais aussi des griffes. A la moindre alerte elle en faisait bon usage. Donc entre eux, point d'espionnage. Seulement les deux joueurs s'observaient. Cette communication confidentielle au lecteur de certains faits passés se rapportant à nos deux héros lui explique par quels chemins distincts mais convergents Amal et Apollinaire avaient abouti, sans formulation explicite, à des conclusions voisines sur le-même-petit-morceau-de-chemin-ensemble. Le confucianisme leur donna alors, leur souffla le chemin. On pouvait désormais parler de naufragés volontaires. Leur petit bateau du bonheur, comme celui du philosophe Alain, les mènerait sur la grande mer agitée. Ils échangent des propos ? Ils éviteraient les basses pressions. Ils combattraient ces barbares que sont l'orgueil et la vanité. Et maintenant, retour aux muses ?

## 12

### Euterpe

La vie a son histoire. La musique nous raconte la vie. Si les poètes ont leur muse, les muses ont leur poète. Ce dernier est l'ami des étoiles. Sous ses pas et ses mains, la clarté de ces belles inconnues succède à la poussière en provenance de ces mêmes stars de la nuit. Ce poète se nommait Malek. Il avait trois cousins, Ali, Omar et Driss. Pour accueillir la clarté des étoiles, il rendait limpides et plus claires les grandes baies de cristal d'un salon de thé musical. Ceux qui méritaient le nom d'homme l'avaient baptisé Euterpe. Malek était l'ami d'Apollinaire. C'est lui qui lui suggéra d'emmenner Amal au salon *Euterpe*. Alors chez *Euterpe* ils se transportèrent. Par leurs pas, devenus libres. Par la musique, que les murs, tels des enceintes invisibles diffusaient, citadelles d'une infinie ritournelle. Des pinceaux, agiles, fidèles, comme les balais de l'apprenti sorcier, avaient, à main droite, reproduit une copie de ' *La Musique* ' de Matisse. Apollinaire revoyait Saint-Pétersbourg où souvent il s'envolait. En se tenant par la main, Amal et Apollinaire regardaient les cinq figures du tableau. Les figures aussi les observaient. Elles semblaient, telles des anges, les inviter à apaiser leurs sens en écoutant le violon et la flûte double. Et, pourquoi pas, tous les concertos de Bach, ceux de Vivaldi. Une divine odeur de café leur fit commander deux express. Ils deviendraient casse-noisettes.

## 13

### A la recherche de Friedrich

Amal et Apollinaire, quand ils étaient seuls, aimaient dialoguer. De philosopher ils n'avaient de cesse. Amal était très rationnelle, presque socratique. Apollinaire avait la nostalgie de l'instinct de vie. Amal ne connaissait pas l'alcool. Apollinaire consommait l'eau de la vie. Après une longue nuit à parler de l'humain, du bien et du mal, l'aurore les surprit alors qu'ils réécoutaient « Il faut savoir », ce cri de Charles Aznavour. Quand le chanteur se tut, à propos de Nietzsche, Amal demanda :

- Pourquoi tu l'appelles Friedrich ?
- Parce que je l'aime bien...
- Pourquoi tu l'aimes bien ?
- Parce qu'il cherche la vérité...
- N'est-ce pas le cas de tous les philosophes ?
- Quelle est la différence entre un philosophe et un enfant ?
- Je n'ai pas besoin de chercher, tu vas me le dire...
- Dis, tu ne serais pas un peu paresseuse mon amour ?
- Si, mais tu m'aimes t'as dit. Alors c'est quoi la différence entre un philosophe et un enfant ?
- Un enfant il pose des questions tout le temps, un philosophe, il se les pose, à lui, les questions...
- Et tu crois que les enfants ne se posent pas aussi des questions à eux-mêmes ?
- Si bien sûr, ils ne font que ça...
- Alors ce sont des philosophes aussi.
- Bien sûr.
- Alors, où veux-tu en venir ?
- Les enfants sont des philosophes, les philosophes ne sont pas des enfants, sauf Friedrich.
- C'est quoi un enfant ?
- C'est un être doué d'une incroyable joie de vivre, un être qui chante, un être qui danse...
- Je relève une contradiction...
- J'adore les contradictions...
- D'accord, mais Nietzsche n'est pas un modèle de joie de vivre...
- Oui, mais pour lui le monde est musique... Sur la musique on peut chanter, on peut danser. Tout ça, ce sont des messages d'amour.
- OK ! Parle-moi d'amour...
- Tu veux que je te dise des choses tendres ?
- Tu as raison, pas maintenant. Alors parle-moi encore de Nietzsche...
- J'aime sa vision dionysiaque du monde. C'est d'ailleurs le titre de son premier texte. Il n'a que vingt-six ans... Un enfant, un philosophe... Il y oppose Apollon et Dionysos. Ou peut-être qu'il les associe.

Grâce à lui j'ai compris la tragédie grecque. Il a cette phrase qui dit tout :  
« La rationalité à tout prix apparaît comme une puissance dangereuse,  
comme une puissance qui mine la vie ».

Amal eut un long sourire d'acquiescement. Alors Apollinaire ressentit une grande joie. Dans sa tête se mit à retentir *L'Hymne à la joie*.

## 14

### Terpsichore

Amal voulait aller danser, danser le rock'n'roll. Apollinaire emmena Amal au cabaret *Le Terpsichore*. Ensemble ils allaient explorer ce que la danse pouvait leur révéler de beauté. Les corps peuvent exprimer ce que les mots ne peuvent. Ca n'était pas, au premier coup d'oeil, une discothèque classique. Elle leur rappelait un endroit rustique rempli de jazz de La Nouvelle Orléans, *Le Hameau de la Cuvette*. Il y avait une piste centrale où le disque-jockey donnait libre cours aux mélodies et aux rythmes et aux blues de son choix. Un bar servait d'épicentre aux émotions des danseurs fatigués. Des écrans circulaires projetaient numériquement les paroles poétiques et les notes de musique correspondant aux enregistrements sonores abondamment diffusés. Mais, pour Apollinaire, l'intérêt du cabaret résidait ailleurs : sur les pistes privées que l'établissement louait. On pouvait y accéder en traversant tout d'abord des galeries lumineuses qui racontaient une histoire de la musique. Depuis les origines de la vie biologique jusqu'à nos jours de la nouvelle vie technologique. L'apparition de la musique et du chœur dans le théâtre grec rappelait aux hommes la rude vérité de leur condition inhumaine. La période intermédiaire et mécanique de l'histoire musicale des hommes était illustrée par un petit clown avec une clef dans le dos qui actionnait un orgue de barbarie humaine. Des notes musicales optimistes ouvraient sur *l'Espoir* et sur la faible lueur, la lumière que l'homme aveugle semble redécouvrir, par moments. Dure réalité, beauté apollinienne, rêve éveillé ? Vin, nectar de Dionysos, vérité, musique.

Apollinaire avait réservé l'une de ces pistes privées pour deux amoureux, amoureux de la danse ? Amal s'y laissa entraînée par la main d'Apollinaire et par son sourire d'enfant précocement inquiet de l'amour. Un mini-bar semblable à celui que l'on installe dans les chambres d'hôtels offrait à volonté du nectar, de l'ambrosie, de l'hydromel, du kvas de Russie, de l'hypocras et des dizaines de boissons toniques à base de pommes. Une machine électronique permettait en outre de composer sa propre infusion de sympathie, d'amitié amoureuse ou, à partir d'un certain temps d'incubation, une potion d'amour tout neuf. Dans ce

dernier cas, il fallait, après mixage, appuyer sur la touche élixir. Un chagrin de sentiments pouvait être guéri immédiatement par l'absorption de vulnérable. Le, la ou les miraculés repartaient alors tels des papillons, vers des terres nouvelles et non encore cultivées ou moissonnées. Leurs battements d'ailes et de cœur pouvaient entraîner des tempêtes d'amour et des tourbillons de passion à l'autre bout de la Terre. Ce phénomène des diverses danses de la vie avait été observé à maintes reprises par les climatologues. C'était aussi l'un des miracles les plus absolus des arts en général et du septième art en particulier. Un petit salon disposait quelques tabourets autour d'une table ronde où l'homme audacieux et galant pouvait, sans risque de se faire appeler Arthur, s'exercer à la chevalerie celte, type fin du V<sup>ème</sup> siècle. Après la danse des corps, un divan, propice aux confidences, était disponible sur simple fatigue. Un salon de thé avait également été aménagé. On pouvait y déguster les meilleurs thés, cafés et chocolats. Ce qui ravissait Apollinaire, c'était de venir, dès le matin, prendre un petit-déjeuner et de programmer les danses qui se succéderaient dès après le goûter. La piste-salon qu'il avait choisie pour Amal portait le nom ' Hall de Matisse '. Une copie du tableau dansant du peintre y était accrochée. Apollinaire finit par découvrir que le rose utilisé par Matisse dans *La danse* était exactement celui que Dieu avait choisi pour colorer les lèvres d'Amal. De là l'extraordinaire attraction qu'exerçaient ces lèvres sur cette âme de poète. Enfin, l'un des secrets d'Amal, l'une de ses séductions particulières lui était révélé. Mais qu'importait, ce qui comptait, c'était tout simplement qu'elle le faisait chavirer, par sa simple présence, en ces lieux comme à cent lieues. Ce qui ici, aux yeux d'Apollinaire, avait beaucoup de force et de charme, c'était l'intimité qui émanait de l'endroit. Il était ouvert tous les jours, 24 heures sur 24. Un peu comme une pharmacie de garde où l'on pourrait se procurer des médecines gestuelles et doucement musicales. Des vidéo-juke-boxes offraient de projeter, sur un écran à l'échelle humaine, les plus célèbres enregistrements des grands ballets de musique classique ou contemporaine. Enfin, on pouvait sélectionner toutes sortes de musiques et des danses de tous les mondes et de tous les temps : danses orientales, menuets, sambas, valse, jazz, rock'n'roll, boogie-woogies, salsas, polkas. Sans vraiment se consulter, ils optèrent pour un programme de danses anciennes : Amal adorait les bals à Versailles. Elle fit d'abord rêver Apollinaire sur un prélude de Bach qu'elle dansa seule, pour lui, comme cette étoile qu'elle était déjà. Que préparait-elle ? Une danse venue du cœur de l'Orient... On eût dit qu'elle partait à la conquête d'un autre univers dans lequel elle voulait inviter Apollinaire. Puis de sarabande en menuet, ils s'aimèrent de leurs mains et de leurs sourires, toujours guidés par la musique de Bach. D'Espagne leur vint le désir d'une chacone. Alors, ils abandonnèrent tous ces trois temps pour les deux temps du rigaudon. La gaîté leur vint avec le tambourin, les tricoteurs et la contredanse. La danse, c'était les prémices d'un amour à faire tourner les têtes. Au cours de cette après-midi-soirée, Apollinaire entra dans le monde des gestes secrets d'Amal, ceux qui reflètent les prodiges de l'instinct sexuel : tendres,

délicieux, osés. Ici, la beauté du geste prenait tous ses sens. Amal dévoilait son corps sans se dévêtir. Elle offrait à son partenaire une danse de son ventre à elle, des images de ballet classique, une comédie musicale somptueuse, un exercice de voltige dans un cercle virtuel. Elle le régalaît, sans le toucher, de caresses furtives, clandestines, quasi imperceptibles. Au milieu de la danse, elle le comblait de sourires ravageurs. Puis, à nouveau, les formes de son corps se dessinaient, se déroulaient, s'animaient. Elles le charmaient, le fascinaient, le magnétisaient. Elles l'attiraient avec la densité inégalée de ces portes noires dont on redoute la rencontre dans l'espace. Par moments, Amal gommait les perfections de son corps pour en inventer d'autres, pour libérer d'adorables petits défauts réclamés par Apollinaire. Elle le provoquait au ravissement. Comme il la désirait...

Et elle, elle était amour et fleurette. Lui accorderait-elle ?, ce premier baiser... Il en rêvait. Entendait-elle son cœur à lui réclamer son cœur à elle ? Le croirait-elle, s'il murmurait, au creux de son oreille : Je t'aime. Saurait-elle imaginer sa vie à lui dans sa vie à elle ? Voudrait-elle le découvrir ? L'aimer ? Les danses se succédèrent. Apollinaire ne pouvait se résoudre à quitter la main d'Amal puisque c'était la première fois qu'elle la lui confiait. Amal aussi voulait garder la main d'Apollinaire. Et leurs doigts mêlés. Mais elle la retira.

Quelques jours plus tard, danseurs sur verre et dans les airs, Apollinaire invita Amal à danser dans un autre lieu magique. La danse était un autre langage, une façon tendre ou rapide de s'aimer. Comme la musique, elle appartenait aux fêtes dionysiaques. Elle était un moment de vérité, une vérité supportée parce que mobile. Comme la vérité, l'amour obéissait à des lois supérieures.

## 15

Autres temps, autres muses

### Picturaline

Les yeux marron d'Amal étaient rares. Ils étaient magnifiques. Apollinaire les aimait depuis le premier jour. Comme il aimait, depuis toujours, la peinture à tempera. Comme il aimait le Moyen Âge. Il aurait pu se perdre durant des heures au fond de ces yeux-là, profonds, si joliment obscurs lumineux aussi. Dedans, il y voyait tant de beautés. Il devinait celles qu'il ne voyait pas et en imaginait d'autres encore. Non moins que les couleurs de la tempera, celles qui surgissaient, à chaque instant, dans le regard d'Amal ♥ quand la belle voulait bien croiser celui d'Apollinaire et lui laisser le plaisir d'affronter le sien ♥, ces couleurs étaient une alchimie. Elles l'invitaient à une méditation, les yeux grands ouverts. Lorsqu'il cherchait le repos, Apollinaire aimait à se représenter,

sur un simple panneau de bois préparé avec patience par l'artiste, de solides dessins, élégants et rustiques. Des bleus à la fois clairs et profonds, infinis, entourant cette ferme où la lumière du soleil avait tracé un rare trompe-l'œil, cette ' *Campagne en Flandres* ' du peintre Lamare. Où qu'il soit, il l'avait toujours en tête, là, devant ses yeux. Elle lui offrait un moment de répit, quelques secondes de vacances, un délasserement immédiat, un entracte, lorsque, parfois le soir, seul, il faisait à nouveau étape aux sources de la vie. Il n'avait jamais oublié non plus cet autre petit tableau merveilleux du même maître, ce châtelet sur un glacis parfait. Tout comme les yeux d'Amal, ce joli cadre avait aussitôt arrêté son regard. En une fraction de seconde, il lui avait attribué une place dans son futur lieu d'écriture et dans sa vie. Comme il l'avait fait pour Amal, qu'un jour il irait rejoindre dans une jolie maisonnette angevine, non loin du château du bon roi René ou à Combourg, de retour, près de François-René. Le lien était parfait entre les yeux de son adorée et la tempera du peintre. La création de certaines œuvres de Dieu avait une luminosité étrange. Elles étaient pour Apollinaire une invitation à la rêverie : le bleu du ciel, la verte prairie, les yeux marron, les cheveux noirs. Le tonnerre le surprit. Il réalisa à nouveau qu'Amal avait disparu. Disparue de sa vie. Orage et désespoir.

## 16

### Al Mansour

Son Amal était partie. Ses yeux la poursuivaient. Ils cherchaient sa chevelure noire, celle d'Emma. Ils réclamaient ses yeux marron à elle. Là où elle s'était enfuie, il voulait aller. Cet amour il l'avait imaginé. Il était beau. Il était tendre. Pendant combien de longs jours elle ne serait pas là ? Avec ses mots à lui il l'aimerait. Si loin. Si près. Lui le Victorieux... Pourrait-elle écouter son cri pour elle ? Sentirait-elle le soin qu'il prendrait d'elle ? Dans ses bras elle reviendrait, se blottirait. Il lui donnerait ce baiser que depuis toujours, pour elle, il gardait. Cette nuit, comme presque toutes les nuits, il rêvait d'Amal. Il imaginait son Amal chérie. Il caressait son visage. Sur ses seins qu'il devinait seulement, il inventait des baisers. Sur ses reins il posait une main. Et puis, le matin était venu. Sans bruit, vers elle, il allait partir. Avant de courir, il avait puisé au crayon quelques mots dans sa boîte à secrets. Un jour, elle le surprendrait à dessiner, avec ses mots et son crayon, leur première nuit d'amour. Il recevrait une invitation.

Sur sa messagerie vocale, il conservait tous les appels d'Amal :  
« Votre message sera sauvegardé pendant quatorze jours »

Quatorze jours à l'entendre, à l'écouter, à la réécouter, à la mémoriser. A pénétrer ses mystères ? Comme un film qu'on va voir et revoir, encore et toujours. Comme une rose pourpre d'Egypte qu'on admire. Lorsque l'on est prêt à quitter le grand écran du rêve pour rejoindre l'être aimé. Lorsque le dernier jour annonce implicitement pour le jour suivant, la disparition du message tant aimé, collectionné, cocooné, il prenait un avion à destination de n'importe où, afin de mettre à profit le décalage horaire. Puis, ne pouvant se résoudre à perdre son doux poème non versifié, il appuyait à nouveau sur la touche du chiffre 2. Et son message repartait pour quatorze jours. Au bout de deux semaines de collecte des messages d'Amal, il avait quatorze raisons de plus de l'aimer. Maintenant, il adorait les plus petits communs multiples de quatorze. Comme il avait adoré ses quatorze ans. Comme il aurait voulu aimer Amal, déjà, à quatorze ans, pendant au moins cent quarante ans. Il était occupé à rêver, bercé par l'écoute musicale d'une récente confidence ?, de sa belle dame Amal lorsque son portable l'avertit d'un appel entrant. Il hésita. Interrompre sa communion avec son Amal ? Les affaires urgentes de la minute attendraient. Mais il se reprit. Et si c'était elle ? Il autorisa l'appel entrant à entrer. C'était elle. Le contenu de l'annonce faite à Apollinaire n'avait pas la valeur du contenu de l'annonce faite à Marie. Mais il n'en avait cure. Avec Amal, il aimait même la routine. C'était comme ça. A nouveau, elle l'avait charmé. A nouveau, il venait de goûter l'harmonie de sa voix, sonore et douce et vive et imperceptiblement provocante, feutrée parfois. Comme ses pas. Il se mit à musarder :

« D'où vient ? Que j'aime tant sa discrète élégance ? Lorsqu'elle apparaît près de moi, loin de moi, C'est, Ce je ne sais quoi qui est en elle qui me retient. Il me poursuit, me submerge, m'émerveille. Elle m'envahit. Elle m'engloutit. Dans sa démarche, je vois, la sensualité, offerte pudiquement, par Esmeralda. Dans sa danse, je vois, la sensualité défaite de la grande Odalisque. Je devine en elle, Pour moi, des plaisirs insensés. Un jour, bientôt, j'aimerai son être tout entier. J'inventerai, pour Elle, des jeux audacieux. Déjà, j'imagine son corps délacé, enlacé, sur mon corps. A cause de Tu, ma belle, à cause de ces milliers de beautés, qui sans trêve, se disputent votre corps et votre âme, votre esprit, votre cœur, jamais plus je ne pourrai, près de Tu, Amal, être sage. Je veux voir votre extase... »

Ainsi rêvait Apollinaire, ainsi croyait il encore parler à Amal. De l'amour, il en aurait toujours. Mais il n'en revendrait jamais une once. Sa petite parcelle serait verte. Elle serait bien close.

Pourquoi s'était-elle enfuie ? Pourquoi ne cérait-elle pas à son amour. La religion était née du besoin de relier les êtres entre eux, pour qu'ils s'aimassent. Pourtant leurs religions semblaient les séparer. Au diable les religions sectaires, celles qui refusaient l'autre, que vivent les dieux de l'Olympe, que Nietzsche



revienne enseigner à Bâle... C'était avant la guerre. Peut-être les astres le guideraient vers elle ou bien qu'ils lui accordent l'ivresse, une dernière extase avant l'ultime repos. Uranie, dis-moi...

## 17

### Uranie

Apollinaire aimait jusqu'à la passion les yeux marron d'Amal. Ils étaient tellement marron, les yeux d'Amal. .. C'était logique. C'était dans la logique des rencontres, puisqu'il les avait croisés. Quand elle lui souriait, ses yeux pouvaient se comparer à des étoiles. Pas étonnant, dès lors, qu'il appela Amal son soleil, sa lune de miel, son astre fantasque, sa petite ourse, son bébé univers, son étoile bleue, son étoile rouge. Avec Amal, ils passaient désormais des jours entiers à attendre la nuit. Pour la découvrir. Tels des navigateurs à l'aventure. Apollinaire se postait à la fenêtre des yeux d'Amal et la nuit, Amal ouvrait ses rideaux parsemés d'étoiles. Tous les soirs, avant de contempler la voie lactée, ils faisaient un petit tour d'un système solaire. Pris au hasard. Les lunes apportaient leurs croissants et la féminité de leur plénitude. Une nuit, Apollinaire s'aperçut que les yeux d'Amal étaient plus brillants que Vénus. Elle n'en finirait jamais de lui offrir des beautés cachées. Elle le plaisanta en rendant l'amour responsable des exagérations poétiques de l'homme à la recherche d'elle. Apollinaire attendait avec patience et délices, le jour, ou serait ce une nuit ? Où Amal et lui se donneraient l'un à l'autre. Le désir physique qu'il ressentait à présent pour Amal, pour le corps d'Amal, était devenu insoutenable. Adieu légèreté, adieu valse des amours, seule sa petite Amal accaparait ses pensées, enflammait son imagination, paralysait son cœur, obsédait son esprit, dénudait son âme d'Amal. Ce moment incroyable viendrait. Uranie venait de le lui annoncer. Tel un ange.

Apollinaire implorait les muses, chacune à son détour, pour se rapprocher d'Amal. Il était ballotté, comme souvent dans les avions de sa vie, entre : « la tragédie grecque » et « ils nous laisseront nous aimer ». Qui « ils » ?

Uranie lui rappela : « Sais-tu, qu'alors que l'Eglise catholique interdisait la science, les Arabes la rapportèrent en Occident. Aristote avait fait école à Byzance. Constantinople nous renvoya ce savoir ». Aux dernières nouvelles lunes, notre soleil qui est bien au-delà des cieux, aurait perdu sa neuvième planète. Plutôt que de souscrire à cette découverte scientifique majeure employons nous à préserver nos muses, et même à en accroître le nombre. Un petit cordial peut nous y aider...

## Absinthe

En l'absence d'Amal, Apollinaire se réfugiait auprès d'une amie, seule elle aussi. Une muse isolée. Elle vivait dans une bouteille. Une bouteille à la mer. Pour lui elle était une eau de vie. Elle se prénommaient Absinthe. Dans ses bras, Apollinaire fit un rêve. Il se trouvait dans un jardin à l'est d'Eden. Amal était tout près de lui. Main dans la main, ils partirent. Ils espéraient bien apercevoir Thalie, divinité champêtre qui fait fleurir les plantes et préside aux banquets des amours, platoniques ? Mais Thalie ne leur apparaîtrait que plus tard en compagnie de Melpomène. Alors Amal quittait son dernier joli masque et Apollinaire s'en allait cueillir du lierre pour couronner les jolies petites pommes d'amour d'Amal. Un jour où il avait fait le pitre devant Amal, elle lui avait suggéré de faire du théâtre. Elle avoua alors l'avoir pris, à l'occasion de leur première rencontre, pour un hulluberlu. Il prolongerait donc sa cour par une comédie amoureuse. Il n'emprunterait à la tragédie que ses plus beaux vers, ceux où l'espoir de pouvoir l'aimer bientôt ressurgissait. Des pampres couvraient les cheveux d'Amal, Melpomène dionysiaque. Chaque jour, il l'aimait davantage. Souvent, grâce à Absinthe, il lui ôtait sa robe, rêvait-il. Il adorait la dégrafer. Il défaisait son ample chemise. Et, toujours, il redécouvrait son corps de femme. Il ne pouvait se lasser de le contempler, puis de le caresser. Il le sculptait, le mettait en mouvement. Jusqu'à l'enivrement des sens. Alors venait la turbulence des corps assemblés, désassemblés. Elle n'empêchait pas Apollinaire de savourer les succulences de la peau si fine de sa non encore maîtresse. Elles dépassaient celles de tous les fruits des paradis précédents. Car ils venaient de pénétrer dans un nouvel Eden. Ils s'aimaient jusqu'à l'épuisement. Alors, ils s'endormaient tous deux, les lèvres collées, doucement, sur un petit centimètre carré de leurs peaux encore toutes éternelles.

Ce qui rendait sa jouissance d'homme si intense, c'était toutes ces beautés réunies dans sa tête quand dans son ivresse céleste il croyait faire l'amour à Amal. Il les percevait, il les respirait, il les contemplait, les couvrait d'ivresse. Les senteurs d'Amal le survoltaient. Lorsque leurs lèvres étaient plus que mêlées, leurs bouches enchâssées, leurs langues virevoltantes se poursuivaient comme des petits chatons qui se chamaillent. Alors les images de son Amal n'en finissaient pas de naître en lui, devant lui, dans la lumière du jour, puis dans un clair obscur peint par Rembrandt. Enfin, elles semblaient vouloir mourir dans la nuit de l'alcôve. Mais là, elles renaissaient. D'abord pastelles, elles apprivoisaient les couleurs, elles s'imprimaient dans le cerveau de l'homme enchaîné à la femme. Elles s'imprégnaient dans le corps d'Apollinaire. Sa tête était lourde. Il s'éveilla.

Dieu, Allah permettrait-il qu'un jour ils s'aimassent ainsi ?

## 19

### Polymnie ou la voix de sa maîtresse

Cette chanson en langue arabe a obtenu le disque d'or des amoureux.

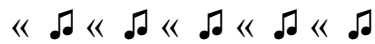
Amal n'en finissait pas d'enchanter Apollinaire. Parfois il était hypnotisé. Par un beau matin, il découvrit les splendeurs de la voix d'Amal : un message l'attendait sur sa boîte vocale. Il était 10 heures 007. Bonjour Apollinaire ! Ici Amal. Je t'appelle du Caire. Déjà, il respirait son parfum. Puis, pour qui savait les écouter, quelques petits morceaux de mots... adorables ... Ca n'était pas un message, c'était un poème qu'Amal lui récitait. Sa voix était pleine de vie. Elle n'était ni grave ni élevée. Elle n'était pas monotone. Elle semblait jouer sur les cordes d'un violon, puis sur celles, presque humaines, du violoncelle. La voix d'Amal le charmait par ses inflexions permanentes. Parce qu'elle était d'humeur joyeuse, elle triomphait. Avant de la rappeler, comme elle le lui demandait, il savoura ses inflexions. Il laissa cette voix délicieuse et délicate l'encercler, progressivement. Il laissa cette petite sirène prendre l'ascendant sur tous ses sens. Il était comme attaché à son futur mât de cocagne, dans la Bretagne nantaise. Ce qui le retint si longtemps près de cette voix enregistrée sans peine, c'était l'art avec lequel Amal semblait lui offrir un concerto. L'allegro apportait la bonne nouvelle. Le deuxième mouvement exposait des désirs. Comme une promesse conditionnelle de plaisirs. Le finale était souriant, séducteur. Il ouvrait de nouveaux horizons. Cette voix, ce matin-là, oscillait entre la poésie et le chant. Le message d'Amal devint un hymne sacré. Apollinaire ne savait pourquoi, mais, malgré la joie qui demeurait en lui, une image d'Amal revint à sa mémoire : un jour, elle avait pleuré. Il était temps de répondre à l'appel d'Amal. Pour cacher l'émotion, qui, souvent le trahissait, il chanta la chanson d'Amal :

« ♪ « ♪ « ♪ « ♪ « ♪

**Ya Ya ... يا يا**

**Ya ya habiiiiiiiiiiiiiiiiii يا يا حبيبي**

*Pourquoi tu ne demandes pas des nouvelles de ton amour ?*



Mon Amal, Peux-tu croire ?, Que je t'aime. Peux-tu imaginer ?  
Comme je te désire. Sais-tu ? Que je rêve, sans trêve, de ton premier baiser, de  
tes premières caresses. Me pardonnes-tu ? Cet amour Chaque jour ? Te voir, me  
perdre dans tes yeux. Ils ne brillent que pour moi. Entendre ton rire, Voler ton  
sourire, Y découvrir, de nouveaux secrets. Effleurer ton corps, Apprivoiser tes  
lèvres. Être prisonnier de tes mains. Ecouter les bruits de ton cœur...  
Apollinaire

## 20

### Longiline, Colorine, Photogénie

Une autre fois, Apollinaire invita Amal, à son insu, dans son atelier imaginaire du peintre. Il se sentait l'inspiration d'un Courbet. Il mit à jour et à lumière du jour son dossier personnel '*Autres muses classiques*'. Puis il cliqua sur le document intitulé 'Longiline', sa muse du dessin. Il allait surprendre, pensait-il, tous les gestes d'Amal, tous ?, toutes les attitudes de son corps, tous les messages inscrits sur son joli visage. Puis Colorine lui prêterait ses couleurs... Bien qu'il eût, depuis son plus jeune temps, observé, avec passion, toutes les beautés, débusquées sans relâche, par les visagistes, au fond du tréfonds des regards féminins, Apollinaire pressentait, voyait déjà, était déjà fasciné, par les mouvements les plus simples d'Amal. Comme des félicités promises. Comme ces femmes voilées, cachées, découvertes à Alger par les orientalistes. Il peignit un premier tableau virtuel de sa belle. Personne ne le lui avait commandé. Si ce n'est sa passion. Il appela la toile 'Amal chérie'. Elle était née, dans son cœur et dans sa tête par un beau jour d'hiver, alors qu'ils déjeunaient tous deux, curieux l'un de l'autre. Ils rattrapaient le temps perdu : il avait aimé la façon qu'elle avait de regarder, près de lui, par moments, l'horizon. Il aimait son corps, qui ignorait, avec élégance, tout autant les inutiles constances que les futiles variantes. Elle avait des gestes innocents de femme aimée, douce et fragile. Ses yeux ne quittaient pas ses mains. Un jour, il oserait les prendre. De ses baisers, il les caresserait. Dans l'herbe, au cours d'un autre déjeuner, il la coucherait. Sur son visage, il veillerait. Il serait son peintre. Leurs Je t'aime les feraient naître sans cesse. Alors, pour aimer son corps, il deviendrait sculpteur. Sculptorine guiderait ses mains... Il interrompit sa rêverie d'elle. Pourquoi tous ces futurs conditionnels ? Il se sentait comme un fugitif, accusé de je ne sais quel méfait,

qui se cache pour mieux découvrir la vérité. Il errait, sans cesse, entre beauté et vérité. Dans sa rêverie de nouveau il repartit, à la recherche de la beauté, à la recherche d'Amal. La vérité attendrait. Jusqu'à ce qu'il eût pris d'elle une photographie. Il voulait proposer une séance. Il ne savait pas si elle accepterait. Si elle disait 'oui ' c'est d'abord le visage qu'il dévoilerait. A chaque pulsion. Puis Amal lui livrerait des morceaux de séduction. Il aimerait ses mouvements, ces changements ininterrompus de formes. Mais Amal refusa. Il s'en trouva si triste qu'elle lui demanda s'il était fâché. Alors, lui qui ne savait pas boudier écrivit :

Amal,\*  
Bien sûr  
Que je ne suis pas fâché  
Bien sûr  
Que je reste charmé  
J'aime  
Ce pantalon  
Beige  
Qui te sied à ravir  
Et que j'aurais tant voulu te voir retirer  
J'aime  
Tes cheveux  
Noirs  
Mon rêve s'arrête ?  
Non il s'entête  
Bien sûr

Apollinaire\*

\* Ici débute une série, non pas de concert avec tous les lecteurs, mais avec ceux que la poésie ne lasse pas. L'auteur, incorrigible, n'a pas chassé le naturel. Il vient de lire une injonction d'Hölderlin : « *Il faut habiter poétiquement la terre* ». Et puis, il se souvient du texte des *Mille et une nuits* : parsemé de 1250 ou 1265 poèmes selon les sources. Les poètes sont des voyageurs. Marco Polo nous a découvert l'Orient. Ceci étant, on n'impose pas la poésie. Aussi les lecteurs rebelles ou amateurs déjà éclairés pourront sauter, dans un mouvement moderato, les chapitres XXII à XXIV. Mais peut-être pas le chapitre XXIII, la vie est un théâtre.

Mais avant ce possible ressaut revenons à nos photographies. Apollinaire eut alors l'idée d'appeler à son secours Photogénie. On ne présente plus cette muse photo génétique. Elle lui suggéra d'envoyer à Amal un album de toutes les photos qu'il avait prises et copier coller à ce jour sans jamais les développer.

Le lendemain, jour de Noël, loin d'Amal, Apollinaire ouvrit donc son premier album de photographies jamais révélées. C'était son cadeau. Il voulut qu'elle aussi pût regarder se développer leur amour là où elle se trouvait. Son désir de photos d'Amal ne le quittait pas :

*Petite Amal Sais-tu ? Que de Toi Je collectionne Les images Je bibelote les plus Belles Celles que tu m'offres Celles que tu me refuses Elles deviennent mes Icônes Quand De moi La vie t'éloigne Sans que tu le saches En Toi Je me réfugie J'écoute tes rires Je revois tes sourires Tes larmes parfois Je convoque le hasard Je lui ordonne De nouvelles rencontres Avec toi Je provoque le silence Je veux faire grandir ma collection de tes visages Un beau jour Peu m'importera la saison Tu me donneras raison Vers moi tu viendras De mes baisers Doucement Tendrement J'ouvrirai tes doigts refermés Pour Toi J'inventerai Des prières Nouvelles De nouvelles images Oui ! je t'aimerai...*

Apollinaire cliqua. Le poème s'envola. Une dernière fois, comme pour le retenir, Apollinaire l'apostropha. *Dis ? Quand arriveras-tu ? Dis ? Me le diras-tu ?* Peut-être serait-ce Amal qui le lui chanterait.

Le poème ouvrit la porte d'Amal. Sur un jardin fleuri elle se posa. Apollinaire composa mille et un bouquets de sourires et de regards rieurs, enjôleurs, divinement câlins, cajoleurs. Puis la Belle, un à un, quitta ses vêtements. Elle était nymphe. Elle se délaçait et se prélassait. Par des mouvements incessants, par ses gestes féminissimes, Amal créa des milliers de scènes féeriques. Apollinaire découvrit des milliers de photographies. Quand Amal fut presque essoufflée, fatiguée, décoiffée, quand elle eut littéralement subjugué son photographe amateur d'elle, alors sur son épaule, elle reposa sa jolie tête au-dedans compliquée. Apollinaire était envahi de plaisirs visuels et silencieux. La guerrière se rendait-elle ? Non, elle s'était seulement rendue à son rendez-vous photographique. Il avait rêvé cette séance photos, elle habillée, elle nue... Rêveur infatigable il aspirait au repos.

## 21

Recours aux forêts, repos du guerrier

Mon Amal,

Par ce beau matin d'hiver

Je t'envoie  
Un petit feu de bois  
Pour réchauffer ton air

Je me libère  
De ce qui brûle en moi  
C'est ma loi  
Je ne peux me taire

A midi renaîtra l'espoir  
Nous nous verrons  
Seuls nous serons  
Je veux te voir

Loin du bruit  
Lire ce que pour Toi  
Cette nuit sur ma lyre  
J'ai voulu te décrire

Mon désir  
Fou ?  
De Toi  
Demain notre plaisir

La musique  
De Bach  
J'écoute

Sur ce prélude  
Je veux  
Bientôt

Aimer  
Ton corps  
Être

Puis  
Sur ce scherzo  
Nous emmener

En Sicile  
Tu rêveras  
Menuette dans mes bras tu seras

Pour Toi  
Je jouerai  
Cette partition

De Bach encore  
Cette suite de Toi  
Toujours

Et si c'était ça la belle amour ?  
Et si tu me disais  
Oui ?

Fin du repos du guerrier. La belle a dit non. Elle dit toujours non. Comme la poupée de la chanson ?

## 22

### Melpomène et Thalie

Les muses, qu'il avait tant taquinées le taquinaient elles aussi. Elles continuaient à lui offrir des flash back, ces beautés cachées d'Amal. Elles étaient devenues depuis la disparition d'Amal dans sa vie quotidienne, ces liens quasi divins qui le reliaient encore à son amour envolé, disparu. En ce matin d'hiver, il appela Melpo dont il aimait à abrégé le nom et Thalie. On le sait, comme une valse à trois temps, la vie est un théâtre. Alors ils partirent à la recherche d'une scène où il serait l'unique spectateur des gestes d'Amal. Où il serait son seul acteur. Il composa une saynète pour violons et orchestre. Ne faut-il pas jouer un peu de violon quand on aime ? Les seuls mensonges pieux sont ceux des amoureux. Mais avant, Amal joua pour lui une scène qu'elle avait certainement chorégraphiée dans sa jolie tête entourée de couettes. Elle l'improvisait maintenant devant lui, rien que pour lui. Elle jouait l'héroïne Théophine. Point de paroles, des gestes, ceux que la danse orientale enseigne jeune aux jeunes filles. Des sourires aussi, des rires...

Amal possédait en elle un charme créateur. Elle l'utilisait en permanence comme un philtre amoureux invisible. Pour prendre la Citadelle, Apollinaire se dit : illuminons quelques instants le fond inconnu du cœur et de l'âme d'Amal. Écoutons ses silences. Ouvrons au hasard l'une de ses sublimes portes. Pénétrons, presque à son insu dans sa délicieuse intimité féminine. Aussitôt rêvé aussitôt mis en œuvre. Le candidat au poste d'amant aimanté, toujours fasciné,



orienta alors son corps dans un sens prédestiné à l'intérieur du puissant champ magnétique d'Amal. Il ne perdit pas le nord et se retrouva dans une galerie d'arts Amalesques où il y avait une forte polarité. Dans cette galerie Amal lui apparut. Elle écoutait une musique aimée des dieux. Elle perçut la présence d'Apollinaire dans son dedans à elle. Elle versa du champagne dans une coupe en cristal de bohême. Lorsque la coupe fut pleine, au lieu de déborder, elle se métamorphosa en une flûte enchantée qu'à ses lèvres elle porta. Alors sa beauté se manifesta sous une forme nouvelle, par un changement ininterrompu de formes. Toutes les semences se firent plantes. Elle devint fleur, bleue, rouge. Elle était sur terre et dans le ciel. Il se rappela le message de ce clairvoyant qui avait enseigné la sagesse aux hommes : ' papillon retenu par la terre, plante libérée par l'univers '. Amal devint intense séduction et révélation. L'amour aussi a ses saisons. Guidés par le hasard ? Leurs regards autrefois éloignés ? Pour la mille et unième fois se rencontrèrent. Bientôt ils ne seraient plus sages. Ils partiraient en voyage. Apollinaire se perdrait au fond des yeux d'Amal. Elle lui ouvrirait les cieux. Pour elle il abandonnerait le paraître. Il découvrirait la douceur de son être. Il ordonnerait à son cœur d'être fou. Il séduirait son esprit. Il câlinerait son âme. Elle protégerait son cœur. Elle enlacerait son corps. Leurs plaisirs passeraient leurs désirs.

Puis ensemble ils jouèrent la saynète que venait d'écrire dans sa tête Apollinaire :

Personnages : Lui, Elle

Décor dépouillé : un tapis de prière pour elle, un tapis volant pour lui et un divan oriental \*

Pour rideau : un tapis vertical ( ils n'avaient pas encore trouvé de paravent )

Acte : unique

Scène : unique

Scène de ménage : aucune

\* Un divan oriental exclut tout analyse freudienne

Attention : les trois coups de tonnerre silencieux viennent de retentir dans leurs cieux et leurs coeurs. La scène peut être déjouée.

Nota Bene : les coups ont été silencieux parce qu'Apollinaire a eu une pensée délicate pour Amal. Les bruits de l'orage ont un effet puissant sur la belle, souvenir d'un temps où les dieux menaçaient ? Ses yeux jettent alors des éclairs magnifiques mais aussi des regards apeurés.

Voici la scène :

Lui

*Petite Amal  
Tu m'amuses  
N'y vois là aucun mal  
Tu es ma muse  
Mon petit animal  
Ô ma muse  
Mais sous ton châle  
Il ne faut pas que tu abuses  
Il ne faut pas que tu aies des rôles  
Que tu m'accuses  
Que ça devienne machinal  
Je connais tes ruses  
Infernales ?  
Non, tu es mon écluse  
Ma chérie Amal  
Qui ne veut pas être recluse  
Ma Sheher Azale شهر زاد  
Ma fleur de muse  
Mon cristal...  
Qui jamais ne s'use*

Elle

*Mon Apollinaire  
Ne joue pas avec mes nerfs  
Si je suis ta fleur  
Je te donnerai du labeur  
Tu le sais  
Tu me connais  
Mais pour l'amour de moi  
Tu resteras coi  
Mon Apollinaire  
Sois mon corsaire  
J'entends déjà tes clameurs  
Je sens ta chaleur  
Ne dis pas mais  
Tu n'en peux mais  
Si je dois être à toi  
Et vivre sous ton toit  
Toi le voyageur  
Ce sera une gageure  
Je le sais*

*Je te connais*

L'amour est comédie. Il ne devrait jamais se montrer tragique.

## 23

Autres muses, autres temps

L'une des muses préférées d'Amal s'appelait Distancine. Aidée par ses trois cousines, Absentine, Silencine et Exigence, elle maniait l'art de l'attraction. Elle veillait sur Amal, comme une marraine. Aussi, Amal excellait-elle dans l'art de la distance. Avec modération le plus souvent. Avec enthousiasme parfois. Apollinaire appréciait les distances d'Amal. Il respectait ses silences, ses absences, son temps à elle. Ses privilèges. Ses exigences. Un jour, avec des mots, comme toujours, il décida de le lui exprimer, pour qu'elle le comprît mieux ? :

Amal,

De longs jours  
Sans Toi  
Ce matin  
Je te verrai

Et,  
A midi  
Comme un petit garçon  
Impatient  
Je te donnerai  
Deux poèmes

Je veux voir ton regard  
Perdu au milieu des étoiles  
Je t'aime

Apollinaire

Un autre jour, pour se réchauffer, parce qu'elle lui avait donné froideur la veille au soir, et parce qu'elle venait de lui donner une leçon sur l'art féminin de l'exigence il lui concocta un sms matinal. Amal n'avait eu nul recours aux leçons de séduction imagées que les grandes marques de lingerie dévoilaient le temps et l'espace d'une campagne. Amal avait d'autres dimensions cachées... Par miracle, ce vieil sms vient d'être retrouvé dans une mémoire. Nous vous le délivrons à discrétion : « Mon amour... Avec toi... J'apprends chaque jour que Dieu fait... J'aime tes « douces exigences » qui reflètent ton indicible féminité... Merci d'avoir un jour croisé mon chemin. Oua'hibouki أحبك ».

## 24

### Extases baroques Enchantine, Voluptine, Extasine

Confusément, Apollinaire percevait de plus en plus cette divine extase qu'Amal semblait rechercher et vouloir lui offrir. Comme toute femme ? C'était une promesse. S'il désirait qu'elle lui permît de pénétrer au plus profond de son être, à elle, ne fût ce qu'une nuit, c'était pour qu'ils puissent tous deux ressentir cet étrange besoin de sortir de soi. Avec l'autre ? 🎵 Ensemble ils s'envoleraient 🎵 dans un grand Boeing bleu de mer 🎵, vers le Canada ou ailleurs... 🎵 En elle il entrerait. En lui, à son tour, elle découvrirait ce que Dieu avait, pour elle, réserver. Il voulait qu'ensemble ils connussent « *cette étourdissante extase* » éprouvée par l'esprit humain au siècle des lumières. Mais ils auraient une chance inouïe, ils ne connaîtraient pas l'illusion romantique, ils ne seraient jamais, plus jamais solitaires. Les rêveries de leur enfance seraient enfin réunies. Ils se rencontreraient dans une promenade à deux, orchestrée par la douceur des concertos baroques de Giovanni Felice, dans un rare mouvement de vie. Une rencontre, une autre rencontre, une rencontre encore... ? Dans une suite de mouvements délicatement peints, dessinés par Francesco Bartolomeo Conti dans son aria *Languet anima mea*, et divinement criés par cette voix de femme, ce mezzo soprano diabolique, Amal l'attirerait dans un chaos initiatique inconnu, oui, ... mon âme se languit de ton amour, languet anima mea amore tuo... Ils connaîtraient cette vie, s'ils pouvaient la concevoir, si Dieu y consentait. Jusqu'à ce jour d'hiver où il avait découvert cet étrange et beau regard d'Amal, la musique baroque avait toujours projeté, à flots, ses accents triomphants dans le cœur d'Apollinaire. Bach l'illuminait. La fougue de Vivaldi le rendait plus

amoureux encore de l'amour. Mais, aujourd'hui, cette nuit, il verrait l'extase d'Amal. Il jouirait de la voir se pâmer. Avec raffinement. Avec calme et volupté. Avec un luxe inégalé de détails. Avec ravissement, béatitude, émerveillement. Ils éprouveraient la félicité au fond des yeux quand ils regardent les cieux. Apollinaire allait recevoir sa plus belle récompense. Mais de quoi serait faite cette extase promise. Serait ce un sourire ? Comme celui de ces vierges italiennes qui sans repos adorent l'enfant ? Comme celui de Sainte-Thérèse de Lisieux ? Il n'était pas un saint... Serait ce une œillade, un regard proche et lointain ? Qui bientôt allait tout lui révéler ? Un regard où il y aurait toutes les beautés, jusque là si bien cachées, inventées de concert par Dieu et le Diable ?, la lueur d'une sensualité inégalée ?, celle qu'il voyait jaillir dans les yeux d'Amal, dans ces moments où, à pleine bouche, elle dévorait des dattes. Alors Amal semblait prête à toutes les folies. Dans son rêve Amal parut s'enfuir. Elle écarta son corps du corps d'Apollinaire. Elle volait, s'envolait, tourbillonnait. Comme un petit chat qui veut jouer. Pour mieux revenir. Amal se pâmait. Furtivement elle lui dévoila des lieux intimes et des gestes rares, ceux d'une femme, ceux de la femme. Elle lui fit adorer l'éphémère, l'origine de son monde à elle, son bas-ventre qui s'éloignait, un tétin divin, la courbe de son sein, qu'elle appuyait à peine sur son ventre à lui, qu'elle posait délicatement, qu'elle promenait. Amal s'envola. Au-delà des cimes, près des grands oiseaux migrateurs. Son corps exultait... Aujourd'hui encore, Apollinaire ne peut oublier ces quelques regards inventés de son rêve par lesquels Amal exprima l'extase éphémère qu'il avait ressentie. La belle se refusait. Son monde à elle le lui commandait. Mais elle venait de lui offrir, à force de refus, l'extase la plus belle qu'il eût jamais osé espérer. Exultet... Réjouissons-nous nous aussi puis écoutons un requiem.

## 25

### Dattine

Longtemps après le départ d'Amal, alors qu'il errait sur un marché ouvert, un dimanche où les enfants s'ennuient, il tomba sur un vendeur qui vantait ses belles dattes. Il se souvint alors à quel point Amal adorait les dattes. Ce fruit était sa passion à elle. Ce fruit lui rappela sa passion à lui. Ses nattes à elle, ses couettes de femme... A la vue d'une datte, fraîchement cueillie, sur l'arbre de la connaissance amoureuse, les yeux magnifiques et marron d'Amal, si profonds, pas foncés, s'illuminaient. Alors, comme par miracle, et pour un court instant,

dans le fonds de ce puits insondable Apollinaire découvrait une sensualité, jusque là protégée, presque ludique, avide, gourmande, insatiable et pourtant élégante. Une douce lueur, attirante, enveloppante, envahissait ces yeux devenus aimables tout à coup, presque consentants. C'est ainsi, qu'un jour, Amal, près d'un arbre, révéla, à Apollinaire, le haut degré de passion gloutonne, qui pouvait, comme toute une chacune, la tourmenter. Par moments. C'est ainsi qu'elle lui dévoila la grande quantité de dattes qu'elle pouvait, goulûment, absorber. Pour de tels sourires, Apollinaire eût été capable de partir pour de nouvelles croisades pacifiques, des rencontres non sauvages. Il aurait pu traverser des déserts, sûr qu'il était de rencontrer l'oasis désaltérante. Pour que s'ouvrent ces fenêtres paisibles de la beauté, il était prêt, comme il aimait se dire, à 's'amaliéner', à remplir le vase des almalnaïdes. De tous ces airs de la femme mis à nu par Baudelaire et son coeur, Amal savait combiner l'air de regarder en dedans et l'air de nonchalance, mêlé de malice, l'air ennuyé et l'air chat, l'air de volonté mais jamais l'air froid totalement. Elles les faisait se démêler comme d'éclatantes fusées de feux d'artifice. Et ça, ça ne pouvait laisser Apollinaire indifférent. Des pensées multiples l'assaillaient. Tout, tous les fruits que la Terre porte, allait lui rappeler Amal. Il inventa Dattine, la muse des dattes. Amal partie, disparue, cette image ne le quitterait plus.

## 26

### Cologne

*J'aime... Quand tu me fais la moue Et que tes petites joues sèment tout partout  
Dans mon âme A grands coups de ' Sésame Ouvre-toi Viens vers moi' Des  
milliers de petites fleurs Promesses de bonheur bonheur du jour Bonjour mon  
coeur... Te lire T'écrire Te vivre Te dévoiler Te dessiner T'aimer Te voir Te  
revoir Te savoir Là Près de moi Là-bas Avec moi Chante-moi Ici-bas  
Défais-moi Tout là-bas Cajole-moi De tes bras Fais-moi abracadabra Aime-moi*

Amal, disparue depuis des mois, Apollinaire venait d'écrire ce petit texte dans le livre-cahier-parchemin que lui avait offert Amal pour son anniversaire. Un cahier relié de cuir, « ♪ qu'avait du chien sans en avoir l'air ♪ ». Miné par l'attente, comme dans un hall de gare où les néons et la pluie mêlent leurs froids messages, par ce qui n'était plus de l'impatience, Apollinaire avait brusquement décidé de partir pour Cologne. Une ville aimée. Un matin, il s'envola. Dans les

airs il se sentait bien. Il aimait ces petits avions, presque intimes, où le bruit des moteurs accompagnait, suggérait presque, les lignes qu'il écrivait. Les vols de Paris vers Cologne et de Cologne vers Paris étaient souvent des témoins bienveillants de ses écrits. C'est à bord d'un de ces coucous qu'il avait pu conjurer des douleurs plus anciennes, isabellines. Cologne, la ville de Heinrich Böll, la ville de son ami Hermann, la ville de ce clown de qui il aimait se dire qu'il ressemblait un peu, la ville où il avait vu ce portrait de femme hors du groupe. Amal était cette femme aussi. Il était de retour à Cologne. Il aimait redécouvrir le Rhin, marcher, sous la pluie, dans les rues de la ville ancienne, près de la cathédrale. A Cologne, tout lui semblait beau, il aimait les plus petits mouvements de vie, comme chez Amal. Il habitait un petit hôtel, l'hôtel Buchholz. Il était seul mais il n'était pas triste. Il était à Cologne. Dans cette ville, comme à Munich, tout pouvait arriver. Même un miracle. Comme à New York. Alors Amal rendit une visite, inattendue ? A Apollinaire. A Cologne. Ainsi l'avait voulu le hasard. Le hasard avait aussi invité la musique de Keith Jarrett. Composée comme un futur né dans le passé, elle avait la sonorité d'un verbe russe perfectif qui découvrirait le présent. Elle avait la beauté rapide d'un imparfait, celle, nostalgique d'un plus-que-parfait. En fait, la pauvre tête d'Apollinaire, déjà malade, recouverte d'un bandeau propre, avait imaginé et même calligraphié la venue d'Amal, une Amal nouvelle, virtuelle. D'après cet esprit dérangé par ses rêveries solitaires, Amal aurait appris sur Internet qu'un concerto unique serait donné dans cette ville par un pianiste de légende. Elle avait alors choisi de rejoindre Apollinaire et de le convier à venir partager son émotion. La musique adoucit les cœurs. Il avait lu cet sms incroyable, **J'arrive**. A la gare il se précipita, le visage d'Amal était légèrement tendu. Était-ce elle ? Une Amal ne peut en cacher une autre. Il y a tant de barrière qui séparent les êtres. Elle sembla proposer une trêve, celle d'une belle guerrière dont la forteresse amoureuse résistait, encore et toujours, à celui qui l'aimait pour de vrai. Même si c'était de façon singulière. Il aimait l'intérieur, l'intime. Il admirait la manière avec laquelle l'extérieur exprimait la beauté du dedans de la belle. Elle qui avait prit un train à grande vitesse de Paris à Cologne. Pour le rejoindre. Enfin ? La voix de la maîtresse de son cœur avait une nouvelle intonation. Particulière. Amal n'en finirait jamais d'enchanter Apollinaire... Il était hypnotisé. Il prit Amal par la main. Il était seul à la voir. Des badauds, une cannette de Kölsch à la main, regardaient cet amant éperdu tenir de sa main libre une femme qui n'était pas là, ou plutôt qui n'était là que pour lui.

Le matin précédent son arrivée, il avait cru redécouvrir les splendeurs de la voix d'Amal : un message l'attendait sur sa boîte vocale. Il était 10 heures 07. Bonjour Apollinaire ! Ici Amal. Je t'appelle du Caire. C'était ce même message qu'il écoutait depuis des mois, depuis qu'elle avait disparue et qui grâce à un bug technique ne s'était jamais effacé ni de sa mémoire, ni de la mémoire de

l'appareil. Il rayonnait chaque jour à son oreille, bien au-delà des quatorze jours habituels. Grâce à ce message ineffaçable, il respirait son parfum. Puis, pour qui savait les écouter, ces quelques petits morceaux de mots... adorables arabesques... n'étaient pas un message, c'était un poème qu'Amal lui récitait. Sa voix c'était la vie. Elle n'était ni grave ni élevée. Elle n'était pas monotone. Elle semblait jouer sur les cordes d'un violon, puis sur celles, presque humaines, du violoncelle. La voix d'Amal le charmait par ses inflexions permanentes. Parce qu'elle était d'humeur joyeuse, elle triomphait. Avant de la rappeler, comme elle ne le lui demandait pas, il savourait ses inflexions. Il laissait cette voix délicieuse et délicate l'encercler, progressivement. Il laissait cette petite sirène prendre l'ascendant sur tous ses sens. Il était comme attaché à son futur mât de cocagne, dans la Bretagne nantaise. Ce qui le retint si longtemps près de cette voix, c'était l'art avec lequel Amal semblait lui offrir ce concerto. L'allegro apportait la bonne nouvelle. Elle était Marie, elle était Virginie. Le deuxième mouvement exposait ses désirs. Elle était Madeleine. Comme une promesse inconditionnelle de plaisirs. Le finale était souriant, casse-cœur, presque enivrant. Il ouvrait de nouveaux horizons. Cette voix, ce matin-là, oscillait comme la vie. Entre la poésie et le chant.

Perdu, éperdu dans les rues de Cologne, son Amal virtuelle, irréelle à la main, Apollinaire entendit une autre voix, celle des ombres passantes dans le mythe de la Caverne. Cette voix prononça :

*Ce concert auquel Amal t'a convié, écoutes-en les notes. Il est celui de l'adieu. Une dernière fois tu seras autorisé à prendre sa main dans ta main.*

Le monde d'Amal l'avait rejeté. Lui le crétin amoureux de la femme. Pourtant, pour lui, femme ne rimait pas avec drame. Derrière le voile il avait voulu aller voir. Il y avait trouvé une âme, une sœur de cœur et d'esprit. Il s'y était repu de féminité. Au concert, malgré leurs mains mêlées il était seul. Eau de Cologne ? Douche froide... La guerre froide ou sanglante des peuples de Dieu n'était pas la seule invention humaine qui séparât les amoureux

Un morceau de lettre de Guillaume à Madeleine défila devant son regard perdu :

*« Mon amour dans l'horreur mystérieuse métallique muette mais non silencieuse à cause des bruits épouvantables des engins qui sifflent geignent éclatent formidablement notre amour est la seule étoile, un ange parfumé qui flotte plus haut que la fumée noire ou jaune des bombes qui explosent. »*



## TROISIEME PARTIE

### Chorégraphies

*« Grises sont les théories, mon ami, mais le bel arbre de la vie est toujours vert » Goethe*

Dialogue inédit entre Apollinaire et Amal, retrouvé dans leurs correspondances innées. Amal, agenouillée auprès d'Apollinaire, telle Ruth la Moabite, ouvrant l'œil à moitié sous son voile, questionna :

- Tu m'as dit un jour mon amour qu'on ne savait pas ce qu'est la réalité.
- Je te l'ai dit, c'est vrai...
- Mais la vérité, c'est quoi, elle existe ?
- Quand on est enfant, on nous demande de dire la vérité. Il paraît même qu'elle sort de la bouche des petits innocents. Adolescent je détestais la vérité. Pour moi elle était fille de rien. Je lisais des théorèmes et je disais que seule la musique ne m'avait jamais trahi. Aujourd'hui je sais que la vérité ne se trouve que dans la musique. Vérité mathématique, vérité musicale.
- Et l'imagination ?, poursuivit Amal.
- L'imagination, c'est la liberté...
- Et les livres ?
- Mon livre de chevet c'est la *Citadelle* d'Antoine :

*« J'étudiai donc les livres des princes, les ordonnances édictées aux empires, les rites des religions diverses, les cérémonials des funérailles, des mariages et des naissances, ceux de mon peuple et ceux des autres peuples, ceux du présent et ceux du passé, cherchant à lire des rapports simples entre les hommes dans la qualité de leur âme et les lois qui furent édictées pour les fonder, régir et perpétuer, et je ne sus point les découvrir »  
Antoine de Saint-Exupéry*

## ECLAIRAGE POST PLUME

Lectrice, lecteur, je t'ai proposé de partir, une fois ne serait pas coutume ? à la découverte de la beauté, d'une beauté non pas rare mais cachée, une beauté intérieure. La beauté se cache... Comme un petit chat ? Comme un amour interdit ? C'est ainsi. Ici nous t'avons raconté l'histoire d'un amour platonique. Eh oui, l'amour platonique a des vertus insoupçonnées. Une fois n'est pas accoutumance. La beauté est une condition nécessaire et suffisante pour aimer la vie. La beauté ? N'est-ce pas ce visage sublime de madone, cette vierge de Palerme ?

Mais j'en reviens à mon premier point. Puisque ce conte jamais ne s'achèvera, je vais te proposer plusieurs fins. A toi de choisir :

## 28

## 28-1

## FIN PREMIERE

Lecteur, voici ce que l'homme qui rêvait d'être amoureux m'a confié :

*« Cette histoire est une fiction. Tu le sais, toi qui es épris de la vie. Moi je suis amoureux d'une femme qui aurait pu être toute ma vie...Il ne s'est rien passé, diront ceux qui ne comprennent pas ? Si, j'ai aimé Amal. C'était insensé ? Que m'importe. Je l'ai aimée. C'est mon conte à moi.*

Moi, le confident de cette longue et douloureuse poésie, à toi lecteur, je vais transmettre un secret. A toi aussi Amal. Voici une autre calligraphie de cet amour rêvé par Apollinaire :

*Mon Amal,*

*Je vais, comme je n'ai jamais cessé de le faire, te dire tous ces mots que tu accueilles toujours avec ton si gentil sourire parce qu'il se conjugue facilement avec ton élégance à Toi. Tu es ma naturelle, mon originale, mon éternelle...*

*Sans Toi Ce matin Je me suis éveillé Cent fois Cette nuit Tu m'es apparue...*

*Pour Toi J'ai donné Bach, Jésus Et tous ces fruits de ma passion J'oublierai ma croix... Tu es mon eau sainte A mon cou Ta médaille brillera éternellement. De tes bras de tes mains Sur ma nuque Tu la déposeras Dieu nous unira En moi bientôt tu verras Ton éternel amant Ton frère du rire et de l'oubli Ton frère des larmes et de la joie Mon Amal je t'aime Je vais reprendre mon voyage, mon errance, ma promenade en solitaire... Mais avant que de partir, mon dernier e-mail sera pour Toi. Même si Je ne te l'enverrai pas. Le voici, rien que pour moi. Mon Amal adorée, Tu es repartie, à Paris. Seul, à Cologne, tu m'as laissé, délaissé. Après ce dernier concert que tu m'as offert... Sans bruit, tu es partie. Je suis détruit. Sans une parole, tu t'es éclipsée, Toi ma lune en miel. Alors je suis parti à ta recherche, à la recherche d'Amal. Mes mots étaient mes cris vers Toi. Adieu mon plus grand espoir ? Adieu mon amour ? Adieu mon bébé ? Adieu ma puce ? Je vais bientôt partir, Trop tôt je vais quitter ce monde qu'autour de Toi j'avais créé... Je ne sais comment Mais je sais pourquoi En ce moment Tout un flot d'images envahit ma vie... En Toi j'ai tout aimé Ces yeux marron profonds lumineux Ces mains au dessin si parfait Ton corps qui me fascine... J'ai aimé tes silences J'ai aimé ton mystère que pour moi tu as parfois dévoilé Adieu jolis yeux Adieu ma Reine... Adieu Toi J'espère de toute ma pauvre âme que tu me pardonneras ces derniers mots qu'aujourd'hui je t'adresse. Les entends-tu là où tu es ? J'espère de tout mon corps que tu te rappelleras, parfois, toutes ces fictions, toutes ces poésies, que pour toi seule j'ai écrites, et qui n'avaient d'autre objet que de te célébrer...  
Je t'aime*

Apollinaire n'envoya jamais son dernier e-mail à Amal

Alors Amal appela Apollinaire. Un message elle laissa. Il écouta. Il écrivit :

*Ton appel  
Ta voix, ton rire  
Ta présence inouïe, infinie  
Dans mon exil je l'embrasse  
Je t'emmène en tapis volant  
Amour ? Es-tu là ? Es-tu pas là ? T'es où Amour ? Dans mon cœur.  
Ce que j'aime T'observer Te Vivre Ton Sourire Ton Rire...  
Tu es la vie Tu es ma vie Merci ma vie...  
Ma peur de t'écrire...  
Tu me dissipes à nouveau et j'aime ça...  
Ma puce, Ton bébé souffre du mal d'Amal...  
Mon Amour, ton amour est une incroyable leçon de vie pour moi...  
Mon Amour, Tes larmes m'ont fait mal  
Des larmes d'Amal Que je n'étais pas là pour recueillir  
Comme des gouttes de pluie, Comme la rosée de printemps*

*Comme un triste sourire Je n'étais pas là Pour te serrer dans mes bras  
Alors... C'est mon coeur qui s'est serré, Il s'est mis à pleurer Lui aussi Sans  
bruit Mon corps s'est révolté Puis il s'est effondré Petit oiseau fragile Je t'aime*

## 28-2

### FIN SECONDE FAIM\*

\* Au Moyen Âge, sans jouer au plus fin, le mot « fin » n'avait pas de fin en soi. On restait parfois sur sa faim. On devenait boulimique pour les histoires d'amour. Enfin le mot fin s'écrivait parfois faim.

Ce petit rappel est conçu pour éviter que le lecteur reste sur sa fin à lui.

Lectrice, le dialogue ci-dessous était interminable. Il va donc rester inachevé comme c'est le cas de bien des symphonies amoureuses...

- Je vais louer un tapis volant et on va s'envoler vers le désert égyptien, avec, comme carburant, le plein d'amour. Tu vas me sourire. Tu seras ma Néfertiti ? Dieu que tu seras belle...
- Tu crois que c'est possible ?
- Bien sûr ! Le tapis volant c'est facile. Surtout si je suis le pilote...
- Si tu le dis...
- Depuis que je te connais, le jour, pour moi, se lève toujours avec toi. Tu n'es pas dans mes bras mais bientôt tu le seras.
- Ca c'est Toi qui le dis.
- On a envie de s'assembler. Dieu l'a fait exprès...
- Que sais-tu de Dieu ?
- Qu'il t'aime... Je vais devoir te laisser pour aller préparer le tapis volant...
- Je suis déçue quand même...
- Pourquoi déçue ?
- Parce que tu vas me quitter... Je suis bien obligée de le dire puisque toi tu ne le diras jamais... Je plaisante...
- Je ne te quitte pas je vais prendre ma douche. Tu viens avec ?
- Oui.
- J'espère que tu vas mieux. Allez envoie-moi un sourire.
- Vendredi on prendra un petit kahwa قهوة , avec un « h » au milieu. Tu te rends compte du bonheur que ce sera de se retrouver ? Qu'est ce que tu dis ?

- Je dis que mon désir pour toi ce matin a encore grandi et que vendredi il sera encore fort.
- Ca me flatte...
- Ma petite chatte ça te flatte ou ça te fait plaisir ?
- Les deux...
- J'aime bien aller prendre une douche. Me faire beau pour toi...  
Maintenant tu vas bien ! Tu vas fermer tes jolis yeux et rêver qu'il y a quelqu'un qui pense à toi à l'autre bout du monde et t'envoie des ondes...
- T'es en retard ?
- Avec toi j'oublie le temps... Tu veux que je te chante une chanson ?
- Ecrite par toi ??
- C'est comme tu veux !!
- Il faut être discret...
- Je cherche à te faire perdre du temps. Pour que tu restes avec moi...
- Toute la vie ?
- Je suis obligée ??
- Non...
- Quoi non ??
- On va trop vite ça devient marrant...
- Je vais trop vite !
- Prends ton temps !
- Non c'est super !
- C'est quoi qui est super ?
- J'ai quand même gagné dix minutes. Ou plutôt vingt minutes... Aller je te laisse travailler.
- Toi... A l'infini ... Je vais sous la douche chanter pour toi... Mon amour, je voudrais que tu sois là pour écouter avec moi un merveilleux concerto de l'Europe Galante. Pour trois violons, un hautbois, deux violes à l'anglaise, deux violoncelles, deux harpes et deux petits violons à trompe marine. Il n'y a que Vivaldi pour écrire un tel chef-d'œuvre.
- Je suis également en train d'écouter Vivaldi, très fort : je me fous du monde entier...
- Ca ne m'étonne pas. Tu es une petite tête de piaf...

On croit deviner qu'à l'issue de ce dialogue les amoureux sont restés sur leur faim.

## 28-3

### FIN DES SMS

Sans trêve, agitées, des paroles sms-isées se bousculaient dans la mémoire de leurs téléphones portables :

Lui : « Mes yeux se mouillent mais ce ne sont pas des larmes, c'est de la vie, c'est de l'eau salée... Je me moque de ce que peuvent penser les autres. Tout ce que je te dis ou t'écris, c'est de l'amour, de la poésie, n'aie pas peur... Faisons ce que personne n'a jamais fait : vivre des rêves fous... Le reste ne présente aucun intérêt... Je vais essayer de ne plus te dire je t'aime... »

Elle : « Je suis heureuse... Ce que j'aime le plus dans cette vie c'est le rêve... J'aime ressentir ce que tu me donnes à travers tes livres tes histoires d'amour ta vision de la vie... Aime-moi comme tu veux... Je voudrais que tu sois encore dans mes bras et que nous partions... Portés seulement sur des parchemins de musique... Mon coeur est près de toi... Il va rompre... Dieu nous réunira... Je le sens... Je le veux... »

Lui : « Tu verras que tu m'aimeras... Quand je te dirai Je t'aime ... Quand mes pensées en langue arabe vers toi s'envoleront... J'ai peur que mon coeur n'éclate... C'est pas vrai que tu existes... N'aie pas peur... Ne me dévoile aucun mystère... Laisse-moi aimer celle qui aime les bals à Versailles... Les opéras de Donizetti... Tu ne seras jamais plus seule puisque je t'aime... Je vais t'aimer par SMS... Je vais te S-aimer... »

Elle : « Justement je pensais à toi... Alors comme ça, tu ne penses pas qu'on pourra se parler ce soir, je ne suis pas d'accord, trouve une solution... »

Il aimait quand elle se rebellait avec cette énergie de l'espoir : « je ne suis pas d'accord ». Et pour le trancher tout net elle lui expédia sa mauvaise humeur par sms : « *Tu n'es pas gentil, dès ke t'as de la compagnie, tu m'oublies. Méchant* » De Amal 23 : 16 ».

A son tour il essaïma son sms :

« *Bébé, il est 6 h du matin... Je t'aime. Ton dernier sms m'a fait de la peine mais c pas grave... Je t'aime. Je t'écris... J'écris une histoire avec ton prénom... Je t'aime* »

## 28-4

### EPILOGUE ALTERNATIF HEUREUX

Cette histoire d'amour a été écrite en quatorze jours. Ecrite, dessinée, coloriée, écoutée, chantée. Non pas qu'on ait voulu suivre la cadence du barbier de Rossini. L'intrigue n'est pas la même. Elle n'a pas pour cadre la belle Séville. Pour tout dire il n'y a pas d'intrigue. Seulement un jeu amoureux. C'est comme ça. C'est voulu. C'est vital. Ne cherchons pas le sens. Ecoutons nos sensations, nos sentiments... Le héros n'est pas comte. Il a dû œuvrer seul pour l'amour de cette fleur si rare. Il y trouve son conte mais ne fait pas encore ses comptes... Nous croyons plutôt à la fascination d'Apollinaire pour les beautés cachées d'Amal. Elle lui rappelait *L'Italienne à Alger*, *Le Turc en Italie*... Il lui suffisait de capturer la spontanéité d'un regard pour aller voir derrière le grand rideau noir de la dame. Puisqu'il osait aimer Amal, parce qu'il lui avouait son trouble, puisqu'elle décida de lui pardonner toutes ses audaces, Apollinaire eut accès à toutes les beautés d'Amal, parfois naissantes, toujours délicatement dissimulées, masquées, arlequines, taquines, mais, toujours, d'une profondeur infinie. Il les connut. Toutes ? Ephémères ? Non bien sûr : la beauté d'Amal est illimitée. Et, la soif d'amour d'Apollinaire pour la discrète souveraine de son cœur restera à jamais inassouvie. Pour longtemps, ils s'aimeront...

Révétons, pour les amoureux inconditionnels de l'amour, les ressorts de cette pièce de théâtre aux quarante représentations. Si l'on donne voix aux chapitres on entendra de la musique, des chœurs. Au début de cette histoire, vêtue d'une robe qu'Apollinaire aimait entre toutes et d'un canezou orné de cannetilles qu'elle avait déniché sur la Canebière, Amal en avait écrit le canevas. Il ne restait plus à Apollinaire qu'à broder dessus ses thèmes favoris. Amal lui avait fait parvenir un texte initiatique, une sorte de vade-mecum parfumé, décoré. En voici la substance :

...Une histoire d'amour doit toujours se terminer de façon heureuse et gourmande. Sinon ça n'est pas une histoire d'amour. Les doux belligérants y dégustent ensemble un gros morceau de la galette du bonheur, délicieusement...

Apollinaire emporta avec lui son Amal. Ou bien est ce que ce fut Amal qui l'emporta ? L'histoire ne le dit pas. On sait seulement qu'ils s'aimèrent chaque jour que Dieu leur fabriquait. Apollinaire n'avait jamais espéré que, dans son

plus beau monde à lui, Amal le rejoindrait, qu'ils s'envoleraient, se voleraient autant de baisers qu'il y a d'étoiles dans toutes les galaxies à découvrir. Ou à créer ? Amal n'avait jamais cru que l'amour la rendrait heureuse. Désormais, à chaque instant, elle se dévoilait un peu plus. Et cependant, elle gardait toujours sa parure préférée, un vêtement mystérieux qui toujours séduisait Apollinaire. Pour que l'amour restât à ce haut degré de volupté qui leur faisait se désirer chaque fois différemment et chaque fois plus. Ils se jouaient l'un de l'autre. Ils interprétaient l'un pour l'autre la comédie du hasard. Le matin, ils échangeaient un bonjour sonore ou silencieux selon qu'ils fussent éveillés ou toujours enlacés.

Le soir, Apollinaire devait ôter à Amal la nouvelle parure mystérieuse qu'elle avait revêtue dès l'aurore. Pour ce faire, il devait emprunter maints détours. Lorsqu'il avait ouvert chaque porte intime d'Amal avec une clé des songes, Apollinaire déshabillait celle qui était sa femme, devant Dieu et les hommes. Amal déshabillait Apollinaire. Puis de ses jolis yeux elle lui décochait un insondable regard, puis de sa nuque admirable elle retirait la chaîne d'or à laquelle pendait une médaille. Une sourate y était écrite, la sourate de leur immense félicité. D'un geste si féminin, qu'elle lui avait toujours refusé avant que Dieu eût consenti à leur union, elle accrochait la chaîne, la médaille, la sourate et toute sa tendre volupté au cou de son amant de mari... Alors, mais alors seulement, leurs corps pouvaient s'aimer.

Après cet acte d'amour doucement dégusté, dans un vase amalien, Apollinaire versait du vin de palme, cette sève triomphante de l'arbre, puis, avec le consentement de la femme, et comme pour l'étourdir, du vin de dattes. Amal était gourmande, gourmande de dattes. A l'automne, lorsque l'on recueille la lumière adoucie, loin déjà des philtres amoureux de l'été, de ses jolis longs doigts, elle en prélevait, sur ces arbres qui ont la racine dans l'eau et la tête dans le feu. Elle adorait ce fruit qui la nourrissait et la satisfaisait.

Le corps d'Amal était un jardin bien plus complexe et harmonieux que l'Eden du paradis, corps hérité de la divinité. Il avait la douce saveur des fruits de l'esprit, les parfums des fleurs multicolores de l'âme et de la contemplation...

Et Apollinaire se demandait :

« Est-ce que je serai un bon jardinier ? Je ne sais. Mais, sur le délicieux corps d'Amal, pour long temps, je cueillerai les fruits de la vie... »

Eblouis, ils étaient à des années-lumière l'un vers l'autre.



## 28-5

### FIN SCANDALEUSE

- Chers auditeurs, nous apprenons à l'instinct, sur radio libertaire, que le poète Apollinaire a été séparé d'Amal par la guerre. On lui aurait coupé la tête, pire, on l'aurait trépané pour la lui faire oublier. Pas la tête, Amal...
- Si c'est ça la culture, gardez-là...

En sa dernière nuit, il rêva d'elle. Seul son visage apparaissait. A son réveil il ne sut plus si elle avait souri. Avant de l'effacer, de sa mémoire ? il relut une dernière fois le sms, que des milliers de fois, elle lui avait écrit : « *Plus qu'hier, moins que demain, Je t'aime* ».

Et Apollinaire se demandait : « Qu'est-ce que l'amour ? La nécessité d'avoir été, d'être, d'être hors de soi ? Clown mécanique croquant une orange il se rappela le mot de Baudelaire, poète au génie scandaleux : « L'homme est un animal adorateur »

## 28-6

### FIN PRODIGIEUSE

L'espérance est le fruit du ciel.

Ce soir là, ils écoutaient le Choral du Veilleur. Apollinaire surprit ce regard féminin si serein et pourtant si coquin qu'il attendait d'Amal depuis qu'il la désirait. Depuis toujours ? C'était comme un message infernal, céleste ? Les desseins de Dieu sont impénétrables. Ceux du Diable incommensurables. Ils ont parfois la saveur du miracle. Apollinaire eut la confirmation soudaine qu'Amal allait enfin lui offrir cette corbeille de fruits rares, érotiques à croquer. Comme les pommes. Doux à sucer. Comme les grains du raisin. Délicieux à déguster. Comme un fruit de la passion. Pour la première fois, Amal consentait à le laisser communiquer avec ses mains. Elle les lui tendit. Elle les lui abandonnait. Il avait tant de choses à leur avouer. Les mains d'Amal ? Il les adulait. Il les frôla, les effleura, les flatta, les embrassa. Doucement. Il les étreignit. Doucettelement. Les berça, les courtisa, les cajola, les câlina. Il imagina aussitôt les caresses qu'il inventerait pour elles, celles aussi dont Amal avait le secret. Amal tendit son

bras vers celui qu'elle allait combler au-delà de toute espérance. Son invitation était exquise. Elle avait quelque chose d'à peine solennel, comme un cérémonial lors d'un doux sacrifice. Avec sensualité, Amal défit ses couettes de petite fille déjà femme. Ses cheveux mi-longs se répandirent alors sur son cou blanc qui, depuis quelques instants, affolait Apollinaire. Il lui faudrait aussi conquérir ce morceau de paradis. Il en respirerait les senteurs qu'exhale la femme qui va se livrer à des jeux amoureux pour son plaisir à elle. Il cajolerait de ses mains, il séduirait de ses bras. Ils assouviraient leurs ventres. Les seins d'Amal, enfin découverts, lui apparaissaient tels qu'ils les avait de ses yeux seulement dévorés dans son premier rêve, tels qu'il avait cru les caresser, les couvrir de baisers, les faire devenir brûlants. Alors en silence ils hurlèrent leurs désirs et leurs plaisirs. En silence. Comme pour mieux les dominer, comme pour en jouir plus fort et plus longtemps. Quand le dernier rempart des vêtements de la femme, pas encore totalement dévêtue, eurent fini de glisser le long de son corps, quand ils eurent consenti à se rendre, Amal décida d'offrir une ultime beauté cachée à Apollinaire, peut-être la plus belle : elle allait se révéler une amoureuse née, une séductrice à l'imagination enthousiaste, aux talents sexuels prodigues. Apollinaire prit dans ses bras le corps impatient d'Amal. Il avança vers la couche que cette amante exceptionnelle avait pour eux préparée. Devant Dieu et les hommes elle était devenue sa femme. Quand ils furent près du lit, la tête rejetée en arrière, Amal souleva les draps de lin blanc de son bras encore libre. Apollinaire, les lèvres déjà sur le ventre d'Amal déposa cette merveilleuse création de Dieu. Elle savait qu'elle était une promesse de plaisirs insensés et de délires inouïs. Ils allaient se vaincre et se gagner. Le corps de l'amante était si chaud que les draps les enveloppèrent comme une brise fraîche, inattendue. Amal eut ce frisson, ce tremblement sexuel, qui révèle le désir intense et accroît le plaisir que l'on sent imminent, que l'on veut immédiat. Apollinaire, au-dessus du corps d'Amal, contemplait sa maîtresse femme qui, à chaque instant s'offrait plus fort. Pour la découvrir tout entière, il fit tourner leurs corps. Il fit glisser ses mains du ventre d'Amal vers l'intérieur de ses jambes incroyablement douces, offertes, puis il les fit remonter vers les reins cambrés de cette rugissante lionne qui, de guerre non lasse était prête pour la joute finale. Apollinaire caressait le creux de ces reins si durs et si bien dessinés, si avides de ressentir ce mouvement sensuel encore à venir et que tous deux auraient voulu perpétuel. Apollinaire contemplait les seins tendus, durs aussi, d'Amal et leurs pointes couleur brune. Amal promena les doigts de sa main gauche dans les cheveux d'Apollinaire. Elle les bouclait, les déroulait. Avec l'autre, elle faisait surfer ses doigts sur les lèvres de celui qu'elle venait d'accepter pour amant. Apollinaire, délicatement les mordillait, les emprisonnait sur leur passage avant de les libérer à nouveau. Elle sentit alors que son partenaire amoureux lui réclamait d'autres baisers. Pour accompagner la félicité de l'âme. Elle se pencha, jeta un regard sur leurs corps nus et unis. Puis, lentement, elle fit tomber ses hanches, cambra une dernière fois ses reins et, conquérante, descendit vers son amant.

Aimé comme jamais il ne l'avait été, prisonnier et libre à la fois, Apollinaire comprit alors que seule Amal était capable de magie amoureuse, qu'elle seule avait le pouvoir d'inventer le bonheur. Son intuition, son imagination, sans limite, avaient atteint, pour lui, les bornes d'un monde où, sans elle, il n'aurait pu pénétrer. Sa lumière était plus puissante que celle de toutes les étoiles enfantées dans l'Univers. Avec lui, elle irait toujours plus loin...

Le matin suivant, Amal apparut vêtue d'un pantalon blanc qui la moulait à ravir. Elle l'avait associé à un top aux larges bandes alternées bleus outremer et turquoise. Six merveilleux petits boutons qu'il aurait immédiatement dégrafés si Dieu lui avait facilité l'approche, décoraient le dos de ce haut. Et Apollinaire se demandait où elle allait chercher cette beauté-là. En fait, se dit-il, Amal est comme Picasso, elle ne cherche pas la beauté, elle la trouve. En elle.

Apollinaire se réveilla brusquement. Tout son être était fiévreux. Il avait fait ce rêve épuisant, frénétique, ce rêve prodigieux, de cette femme qu'il n'épouserait jamais. Contre les hommes il aurait pu lutter mais pas contre Dieu. Et Amal aimait son Dieu plus que tout.

## 28-7

### EPITHALAME

#### FIN D'UNE RENCONTRE DU DERNIER TYPE

« JE T'AIME ET PIS C'EST TOUT »

**FIN**

## 29

### ALTER ANIMA

Alter Anima habitait depuis bien longtemps l'âme de celui qui était né le jour d'après, au quatrième étage sans ascenseur, dans un immeuble du vieux Paris. A quoi aurait servi un ascenseur ? Pour rencontrer l'âme sœur, nul besoin d'ascenseur. Alter Anima était venue, il y avait de cela bien longtemps, de la mystérieuse et profonde Arabie \*. L'homme qui était son amoureux l'appelait parfois 'A puissance 2', '2 comme n' pouvant varier à l'infini. Son doux prénom était son espoir le plus fou, sa plus belle espérance. Amal. Elle était née un samedi. Il était né un jeudi. Un dieu allait-il les séparer ? Non, Dieu les avait réunis. Mots de la fin ? : « Je te retrouve enfin. J'étais un peu triste ce matin... »

\* On croit savoir qu'avant d'émigrer en Egypte, l'âme d'Amal était née dans la belle et lointaine Arabie.

## 30

### Souvenir

Un jour il s'était révolté contre ce qu'il percevait comme une injustice. Elle avait pleuré. Ses larmes étaient devenues ses mots. Alors elle lui était apparue humaine, vivante, proche. Touchable. Enfin, ses larmes dévoilaient une beauté discrète, immense, accessible ?, inespérée, une beauté humaine. Elle était femme.

Un autre jour il osa s'approcher d'Amal. A ses pieds, comme un preux chevalier tout droit sorti du Moyen-Âge, il s'agenouilla. Respectueux, mais, plus que jamais, affamé de son corps. Il osa déposer son fardeau. Sa cheville il caressa. D'ordinaire, prompt au retrait, Amal tarda à se libérer. Était-ce une invitation à poursuivre ses caresses ? D'un geste machinal, animal ? Il reprit ce joli pied dans ses mains. Elle avait froid. Parce qu'il lui avait fait de la peine, il éprouva une douleur pesante, comme une ponction. Il avait offensé sa déesse. Pire, il l'avait blessée. Alors, toujours étonné, fasciné d'être encore à ses pieds, avec gravité, il se retira, il se recueillit. Il était pardonné. Parce qu'il avait aimé.

## 31

### Critique amoureuse

Que se cachait-il derrière le doux prénom d'Amal ? L'Espoir ? Seulement ?

Lecteur, tu auras certainement remarqué que l'auteur n'arrive point à mettre un point final à cette histoire, à moi ce conte, pardon. Le mot FIN est revenu très souvent. Je t'avais bien prévenu. Il est utilisé à profusion. Pour éviter une profusion de larmes ? De mémoire de critique littéraire on n'a jamais vu une telle fin qui n'en finit pas. Je te l'ai dit lecteur, à l'orée de ce récit, cette histoire n'est pas une histoire. C'est un conte. Un conte a-t-il une fin ? Une fin de non recevoir pour deux êtres qui auraient pu s'aimer et qui se seraient tout donner... La critique amoureuse est difficile.

## 32

### Enième Fin

Mon bébé, dans un coin de ma pauvre tête, j'ai retrouvé, un poème pour toi. Je l'avais écrit, il y a de cela bien longtemps, dans un joli manoir où l'amour avait rendez-vous avec nous. Les siècles ont passé mon bébé. Et de toi toujours je suis amoureux. Vers toi mes pensées toujours s'envolent. Princesse tu es née, ton prince je veux être. Je bâtirai ce château de tes rêves et, pendant des millénaires encore nous nous aimerons... Un baiser tu me donneras.

Poème écrit pour Amal en l'an de grâce 1179, peu de jours avant la Saint-Valentin.

## 33

### Les adieux d'Amal et d'Apollinaire

Adieux célébrés en leurs cœurs pour s'être rencontrés.

Dimanche. Après la Pâque. Dimanche, 6h00 du matin.

Apollinaire n'aimait pas les dimanches. Il ne les avait jamais aimés. Jamais il ne les aimerait. Dans les histoires pour les enfants, les dimanches, ils sont méchants.

Alors Apollinaire écrivit à Amal. Ce serait la dernière lettre de son abécédaire, celui qu'il avait imaginé pour elle. A comme Amour, B comme bébé, C comme ma chérie, P comme ma puce...

Il y avait longtemps qu'il avait dépassé la lettre Z. Alors, pour ses messages, il avait utilisé d'autres unités : les lettres grecques, celles de l'alphabet arabe...

خَيْلٌ إِأْ أْ ... Les chiffres... ٠١٢٣٤٥٦٧٨ ... Puis, avec méthode, l'alphabet cyrillique. Bref il avait fait appel à l'alpha et à l'omicron. Pour lui l'hébreu aussi était devenu limpide. Etait-ce une nouvelle révélation ? Il gardait en réserve l'écriture cunéiforme, les hiéroglyphes et les milliers d'idéogrammes dessinés au levant et au milieu de l'empire humain des sens. Il écrivait, une phrase à l'endroit, un vers à l'envers, parfois un verre à la main. Lorsqu'il

s'agissait d'apaiser Amal il avait recours à d'autres signes encore, des signes de la main, des sortes de caresses pour son âme à elle. Elle, elle avait des gestes à elle, adorables, des mouvements de cils et de sourcils, des mouvements de vie.

Perdu au milieu de tous ces symboles, il peinait cependant à trouver les premiers mots de sa lettre d'A Dieu à Amal. Pourtant nombreux étaient ces mots qui s'étaient bousculés dans sa tête, pendant la longue nuit, de samedi à dimanche, agitée, comme celle d'un enfant qui a de la fièvre. Il avait relu mentalement tous les sms qu'Amal lui avait envoyés la veille au soir, ces petits textes qui souvent le ravissaient mais qui cette fois l'avaient blessé, profondément. Ils lui avaient fait mal. Ce n'était pas de ce mal d'Amal qu'il aurait voulu souffrir mais de ces premiers maux qui l'avaient réveillé, mis debout, garde rapprochée d'Amal, aux temps bénis des commencements de leur amour...

Mais la lettre et l'esprit finirent par jaillir...

« Mon bébé ma puce mon amour,

Loin de tes yeux, loin de ton cœur, m'as-tu écrit...  
Crois-tu être loin de mon cœur si tu es loin de moi ?  
Plus qu'hier, moins que demain...  
Tu dis avoir planifié ta vie. Tes jeudis, mes jours préférés, ne sont plus les miens. Ils ne me sont plus réservés. Ils seront des faux jours puisque ta lumière ne viendra plus les éclairer. Ils deviendront mes jours d'avant... Ils vont m'exiler. Sur une île que je n'aurai pas inventée. J'en ai assez de la nostalgie. Qui a dit que la nostalgie était le bonheur triste ? C'était toi mon île. Tu as été le plus beau don que Dieu m'ait offert sur cette Terre. Je ne sais pas qui de nous deux a accueilli l'autre. Toi probablement, telle une enfant, telle une sœur. Combien de fois avais-je lu, à la préfecture, clef de mes voyages, vers toi ? : « Veuillez-vous adresser à l'accueil » ? Et l'accueil était fermé. Et puis toi tu m'as pris dans tes bras. Comme dans la chanson, la chanson des gueux ? Naguib, Naguib, réponds-moi... Dis-moi qu'elle n'est pas partie. Je sens sa présence en moi, sans elle j'ai froid. Ton souffle sur moi a rempli mon esprit de matière, manière d'aimer sans te serrer dans mes bras. Tu sais ? Dieu m'a téléphoné. Je lui avais laissé un message. Il y a de cela des milliers d'années. Allah Akbar, Dieu est tout-

puissant... Il m'a dit de m'ouvrir à nouveau à Sa résonance, elle est sempiternelle... C'est à ta résonance à toi que je veux m'ouvrir. Et toi serais-tu sans pitié, toi mon éternelle ? Toi grâce à qui j'ai compris que l'amour est un dialogue, beaucoup plus fort que les dix commandements ou les plus belles sourates.

Tant que je percevrai ta lumière, pour toi je vivrai.

J'ai lu que la beauté est éphémère. Je sais pourquoi je t'aime. C'est parce que ta beauté à toi est éternelle, intérieure, antérieure. J'éprouve ta beauté plus que je la découvre. Garde ton sourire mon bébé. Lui aussi doit être éternel. Notre amour a été platonique parce qu'il est vrai, parce qu'il est bon, parce qu'il est beau. Je t'en prie, ne l'oublie jamais... Rappelle-toi aussi que tout est préférable à la prison. La prison n'est pas confortable. Les prisons dorées sont les pires.

Je vais cesser ici mon bavardage, pour qu'il en plaise à Plutarque.

T'en souvient-il ? Un jour tu m'avais dit avoir adoré une lettre d'adieu que tu avais lue dans un roman d'amour. Je ne veux pas que tu aimes la lettre que je t'écris. Je veux que tu la refuses.

A Toi ma silencieuse aux mille et un messages,  
Moi le bavard impénitent, amoureux de l'Espoir

Adieu, je ne te reverrai plus.  
Contre les hommes j'aurais pu lutter toute une vie.  
Contre Dieu je suis désarmé.

Apollinaire »

Le jour se levait. Longtemps de ses yeux, sur ses joues, les larmes coulèrent. L'astre d'Apollinaire allait-il se coucher ? C'était contraire à sa vie ordinaire. Non, il méditerait les messages de Plutarque. Il attendrait, tel Booz endormi, qu'une femme nommée Amal le retrouvât. Peut-être trouverait-il dans cette attente, la sérénité intérieure, lui qui s'était accoutumé, sans jamais s'y forcer, à

écouter les cris d'Amal, à écouter battre le cœur d'Amal. S'en souvenait-elle au moment où pour elle ces lignes étaient écrites ?

*« Le silence est quelque chose de profond, de religieux, de sobre. Si ce sont les hommes qui nous apprennent à parler, ce sont les dieux qui nous apprennent à nous taire. »*

Plutarque

Apollinaire le savait. Il n'aimerait jamais les dimanches.  
Cette lettre il ne l'enverrait jamais

La baguette magique n'avait pas fonctionné ?

Attends, attends lectrice, lecteur:

- Prends soin de toi mon cœur et je te rejoindrai

Où suis-je, dit le cœur ?

- Tu es prisonnier du cœur d'Amal...
- Elle va m'aimer?
- Oui, Amal est belle et dedans et dehors. Elle sent que c'est toi qu'elle aime...

## 34

Dernier Poème\*

\* Si, si, c'est promis

J'ai retrouvé ce matin  
Ton sourire mutin  
Ton joli rire coquin  
Ton petit air badin

J'ai pris ta main



Pour la garder jusqu'à demain  
Elle sentait bon le pain  
Tout à coup je t'ai imaginée dans ton bain

Tu es devenue mon parfum  
Aujourd'hui je me souviens souvent  
De ton premier regard soufflé par le vent  
Dieu vers moi t'avait projetée  
Ce jour-là tu lui avais volé sa lumière

Ce matin

Comme je le voudrais

Chaque matin

Tu étais

Triomphante

Fière tu étais

Comme un enfant

Qui grandirait

Cette nuit

Tu étais la nuit

Cette nuit j'étais

Le vent qui soufflait

A ton oreille...

Sur ton corps...

Dans ton sommeil

Encore

Ces mille et un

Parfums

C'est notre destin ma puce

Taquine-moi

Pique-moi

Colle-gramme-moi

Aime-moi

**35**

#### FIN HEUREUSE OU UNE POMME EST CROQUEE

On eût dit que la chambre qu'ils avaient choisie avait été décorée par Boucher. Leur jour-et-nuit d'aujourd'hui serait entièrement consacré à l'amour des corps et des cœurs. Amal ôta à Apollinaire ses vêtements. Apollinaire ôta sa robe blanche à Amal. Une veilleuse leur permit alors de dessiner leurs corps. Avec leurs yeux. Pour Apollinaire, la découverte patiente du corps d'Amal fut un moment rare. Sa jouissance fut indicible. Depuis longtemps son cœur savait qu'elle serait la plus belle et elle était devenue la plus belle. Il savait aussi que les beautés du dedans, qu'il voulait découvrir avec l'avidité d'un chercheur d'or, étaient plus belles encore. Leur accès était réservé, caché. Certaines étaient comme peintes en trompe l'œil. Jusqu'ici il les avait imaginées. Il allait bientôt les voir et les revoir. Comme dans ces films où le mâle spectateur amoureux voudrait rencontrer la femme inaccessible. La lumière s'éteignit. Quand il ouvrit la dernière porte, lorsqu'il découvrit l'origine du monde de son âme à peine et joliment damnée, de sa belle dame, quand il caressa avec une délicatesse ignorée des anges toute la féminité d'Amal, lorsqu'il pénétra dans son corps depuis si longtemps convoité, alors il connut, il comprit, l'espace et le temps. Il atteignit l'intouchable, il aperçut l'invisible. Il écouta le souffle court et vivant d'Amal.

Enfin elle se livrait, disait sans un mot son plaisir, décrivait, sur les reins d'Apollinaire, son désir, de ses mains, de ses ongles. Ils étouffèrent leurs cris et le silence. Ils inventèrent de nouveaux jeux frivoles. Ils sentirent, sur leurs peaux brûlantes, courir des frissons impalpables. Ils ne connurent aucune limite. Il n'y eut point de chute. Élégantes, fascinantes étaient les mains d'Amal. Apollinaire aimait les voir courir sur son corps dévêtu. Elles s'arrêtaient pour caresser son cœur. Alors il les couvrait de baisers, légers, ardents parfois. Avec ses doigts délicats, il jouait. Il leur confiait ses secrets. Puis doucement, il allait jusqu'à ses lèvres. Ensemble, ils couraient, sur le chemin des amoureux. Dieu comme il l'aimait... Enfin, au matin, il avait capturé les mains d'Amal. Il savait cependant qu'il lui faudrait sans trêve les conquérir, dès qu'elle se prêterait à nouveau à ce jeu de mains, de vilains, de coquins, d'amants. Près d'elle il était, et ses mains il contemplait. Loin d'elle bientôt il serait, et de ses mains il rêverait. Amal s'endormit. Apollinaire la colla puis la copia.

QUE CETTE FIN EÛT ETE BELLE

## 36

Epitomé

Ce livre ne peut être abrégé. C'est un livre d'amour, un livre de vie. Aussi voici quelques suppléments de vie, des bonus en quelque sorte...

## 37

Petits cadeaux bonus

Qui n'aime pas les bonus ? Qui n'a pas eu son cadeau bonus ?

Lecteur, lectrice, voici les citations auxquelles, au début de ce livre, tu as miraculeusement échappé...

En vedettes américaines nous avons invité, Vincent, François, Paul et les autres :

*« Je crois de plus en plus qu'il ne faut pas juger le bon Dieu sur ce monde-ci »  
Vincent van Gogh*

*« Ce qui fait le poète, n'est-ce pas l'amour, la recherche désespérée du moindre rayon de soleil ? »*

*François Mauriac*

*« Souvent femme varie »*

*François Ier*

*« L'avenir de l'humanité est dans le métissage »*

*Pablo Picasso*

Puis... Écoutons les poètes arabes :

*« En vérité,  
Comment peux-tu décrire quelque chose quand,  
En sa présence, tu es absent,  
En son existence tu es dissous,  
En sa contemplation tu es défait,  
En sa pureté tu es ivre,  
En ton abandon tu es comblé,  
En ta joie tu te quittes ? »*

*Rabi'a Al- Adawiya*

*« Un jour, par surprise, j'ai donné un baiser, un baiser furtif, à celle qui tient mon cœur. Si nombreux que doivent être mes jours, je ne compterai que ce court instant, car il a été vraiment toute ma vie »*

*Ibn Hazm*

*« Le cœur de l'homme est la maison de Dieu »*

*Ibn-al'Arabi*

Un poète philosophe ...

*« Sache de Dieu, quand tu viens dans son temple, qu'il ne te juge plus, mais te reçoit »*

*Antoine de Saint-Exupéry*

*« C'est alors que je compris que celui-là qui reconnaît le sourire de la statue ou la beauté du paysage ou le silence du temple, c'est Dieu qu'il trouve »  
Antoine de Saint-Exupéry*

Un philosophe poète ...

*« Les âmes propres à l'amour demandent une vie d'action qui éclate en événements nouveaux »  
Blaise Pascal*

*« Tant plus le chemin est long dans l'amour, tant plus un esprit délicat sent de plaisir »  
Blaise Pascal*

Puis vient ce cri de Charles Baudelaire...

*« C'est un cri répété par mille sentinelles,  
Un ordre renvoyé par mille porte-voix ;  
C'est un phare allumé sur mille citadelles,  
Un appel de chasseurs perdus dans les grands bois !*

*Car c'est vraiment, Seigneur, le meilleur témoignage  
Que nous puissions donner de notre dignité  
Que cet ardent sanglot qui roule d'âge en âge  
Et vient mourir au bord de votre éternité ! »*

Finale :

*« Au-delà des mots qui déchirent tant notre être »  
Jiddu Krishnamurti*

*« Puisque la beauté court vite, je veux courir plus vite »  
Jean Cocteau*

## 38 EPILOGUE

« *La beauté sauvera le monde* »  
*Dostoïevski*

Lectrice, as-tu choisi ta fin ? T'y sens-tu obligée ?  
Lecteur, ce que tu ne savais point lorsque tu commençais cette histoire, pardonne-moi, ce conte, c'est qu'il n'aurait jamais de fin. C'est un conte philosophique interminable. Il durera, pour le moins, mille et une nuits, peut-être quarante ans. C'est que le véritable amour est infini, dans sa durée, dans son intensité. Sans fin, sans se lasser, même s'il fait des pauses, l'homme recherche la beauté de la femme. Mais pour être, un-jour-viendra, heureux, il ne se fie pas uniquement à ses yeux, c'est son cœur qui lui indique le chemin le plus beau, la voie la plus sûre, la voix la plus pure... La plus belle beauté, suivie, précédée ?, par la bonté, est souvent cachée.

## 39 APOSTILLE ET AUTO-CRITIQUE IMMEDIATES

L'auteur ne se contente pas d'écrire. Il lui faut parler, il lui faut tout dire. Mais pas tout dévoiler. Faire du portrait un tableau, un poème, avec ses accessoires, plein d'espace et de rêverie. Baudelaire. Portrait du dessinateur, le modelé de la femme Ingres. Portrait romanesque. Imagination. Couleurs.

A la recherche de l'amour, un amoureux rendu fou, pas un amant. D'où cette histoire un peu folle. Des redites, des redis-le-moi, pas des répétitions. L'amour tourne en rond. C'est sa façon de faire tourner les têtes.

J'ai voulu donner une suite à *L'Homme qui avait été amoureux*. Sept ans plus tard. Roman symbolique, tragédie grecque ? Mais toujours... Le sourire aux lèvres. Commedia dell'arte. Comédie humaine.

Trois souffrances nous sont inévitables : la Réalité, la Vérité, l'Amour. La tragédie grecque traduit cette trinité. Notre Réalité changerait-elle chaque jour ? La mer, immense, connaît ses tempêtes, son calme avant-coureur, ses limites ♦ , sa sérénité d'après. La Vérité ♣ est toujours la même, cachée dans la musique ♪. L'Amour ♥, pour être grand, pour être beau, doit-il, sans cesse, être contrarié ♠ ?

## Ce n'est qu'un au revoir

Ce n'est qu'un au revoir...

Mon Amour,

Nous conte la chanson...

Alors bonsoir...

Mon Amour,

Un jour, nous nous reverrons...

## TABLE

**Note lumineaire****Première Partie****Arabesques**

- 1 Amal et Apollinaire
- 2 La Préfecture
- 3 Commencements
- 4 Cartes postales, Messages
- 5 Amal
- 6 Apollinaire
- 7 Voyages, Joutes poétiques

**Deuxième Partie****Calligraphies**

- 8 Premières muses, Calliope, Citadelline
- 9 Erato
- 10 Clio ou la genèse d'une rencontre
- 11 Repos des nouveaux combattants
- 12 Euterpe
- 13 A la recherche de Friedrich
- 14 Terpsichore
- 15 Autres temps, autres muses, Picturaline
- 16 Al Mansour

- 17 Uranie
- 18 Absinthe
- 19 Polymnie ou la voix de sa maîtresse
- 20 Longiline, Colorine, Photogénie
- 21 Recours aux forêts, repos du guerrier
- 22 Melpomène et Thalie
- 23 Autres muses, autres temps
- 24 Extases baroques, Enchantine, Voluptine, Extasine
- 25 Dattine
- 26 Cologne

### **Troisième Partie Chorégraphies**

- 27 Eclairage Post Plume
- 28 Fins
  - 28-1 Fin Première
  - 28-2 Fin Seconde Faim
  - 28-3 Fin des sms
  - 28-4 Epilogue alternatif heureux
  - 28-5 Fin scandaleuse,
  - 28-6 Fin prodigieuse,
  - 28-7 Epithalame, fin d'une rencontre du dernier type
- 29 Alter Anima
- 30 Souvenir
- 31 Critique amoureuse
- 32 Enième fin
- 33 Les adieux d'Amal et d'Apollinaire
- 34 Dernier poème
- 35 Fin heureuse où une pomme est croquée
- 36 Epitomé
- 37 Petits cadeaux bonus
- 38 Epilogue
- 39 Apostille et autocritique immédiates
- 40 Ce n'est qu'un au revoir



## A la recherche d'Amal

En langue arabe Amal veut dire Espoir. Mais Amal a disparu. Apollinaire va-t-il la retrouver ?

L'auteur ne se contente pas d'écrire. Il lui faut parler, il lui faut tout dire. Mais pas tout dévoiler. Faire du portrait un tableau, un poème, avec ses accessoires. Baudelaire. Portrait du dessinateur, le modelé de la femme. Ingres. Portrait romanesque. Imagination. Couleurs.

A la recherche de l'amour, un amoureux rendu fou, pas un amant. D'où cette histoire un peu folle. Des redites, des redis-le-moi, pas des répétitions. L'amour tourne en rond. C'est sa façon de faire tourner les têtes.

L'auteur a voulu donner une suite à *L'Homme qui avait été amoureux*. Sept ans plus tard... C'est cyclique. Roman symbolique, tragédie grecque ? Qui sait ? Mais... toujours... Le sourire aux lèvres. Commedia dell'arte. Comédie humaine.

Trois souffrances nous sont inévitables : la Réalité, la Vérité, l'Amour. La tragédie grecque traduit cette trinité. Notre Réalité changerait-elle chaque jour ? La mer, immense, connaît ses tempêtes, son calme avant-coureur, ses limites ♦, sa sérénité d'après. La Vérité ♣ est toujours la même, cachée dans la musique ♪. L'Amour ♥, pour être grand, pour être beau, doit-il, sans cesse, être contrarié ♠ ?

*A la recherche d'Amal* est le huitième livre de Luc Delfosse


9

Couverture : © Liliane Silva Le Fur, « Rencontre » (Coll. part.)

ISBN : .....

Prix : 16 €